

GRASSET D'ORCET

L'ANDRÉIDE

LE VIEUX DICTIONNAIRE

LA CHASSE GALLIERE

TURQUOISE

Articles rédigés pour la Revue Britannique

L'Andréide 1990

Le vieux dictionnaire 1881

La chasse galliere 1899

L'ANDRÉIDE

Dieu est le lieu des esprits comme l'espace
est le lieu des corps. MALEBRANCHE.

I

Il y a un peu moins d'un an, le monde littéraire était convié à une représentation singulière. Un simple particulier avait loué la salle de *la Renaissance*, pour y faire jouer, par une troupe de province, un pamphlet dialogué intitulé *Maria Stella*.

De ce pamphlet, je ne dirai rien, sinon qu'on s'attendait à de fortes tempêtes dans la salle, bien qu'on n'y fût admis que sur carte d'invitation nominative. Ces prévisions ne se réalisèrent point. De toutes les sociétés parisiennes, le monde littéraire est encore, aujourd'hui, le moins mal élevé. Aussi, bien que ce fussent des excentriques qui dominassent dans ce public non moins extraordinaire que la pièce, il n'y eut ni gros mots, ni voies de fait, et l'on n'échangea que des altercations suffisamment attiques.

Vivant depuis bien longtemps en hermite, j'aurais sûrement perdu le plus grand charme d'un spectacle qui n'était pas sur la scène, si le hasard ne m'avait placé entre d'aimables boulevardiers connaissant à fond leur *tout-Paris*.

D'une part, c'était le poète marseillais, Clovis Hugues, avec son héroïque épouse; de l'autre, M. Bonnetain, reporter théâtral du *Figaro*, que je connaissais pour lui avoir parlé une fois. Ces voisins furent d'une courtoisie qui ne laissait pas de m'étonner un peu de la part du poète marseillais, véritable type de faune de l'époque préhistorique, et cependant c'était le plus complaisant.

A l'heure des entractes, au moment où tout l'orchestre se retournait — et quel orchestre ! — si quelque visage extraordinaire me frappait, je n'avais qu'à m'adresser à lui pour savoir immédiatement le nom de son propriétaire.

Or, il en fut un qui n'attira pas seulement mon attention, mais celle de toute la salle. C'était celui d'un homme grand et élégant, aux traits nobles et fins, empreints d'une singulière mélancolie. Il n'y avait de bizarre en lui qu'une épaisse chevelure grisonnante, en coup de vent. Cette excentricité n'était pas d'un *gentleman*, mais pouvait être d'un *gentilhomme*. En effet, l'inconnu me rappelait, quoique plus jeune et plus svelte, une glorieuse épave de l'époque romantique que j'avais souvent rencontrée dans le faubourg Saint-Germain, au temps de ma jeunesse : Barbey d'Aurevilly. Il me sembla que l'homme que j'avais en face de moi devait être de la même famille d'écrivains, et comme tout ce qui est excentrique a le don d'intéresser les femmes, ce fut instinctivement à ma voisine que je demandai le nom de l'inconnu.

« Villiers de l'Isle-Adam, » répondit-elle sans rien ajouter, comme si je devais savoir le reste.

Je ne savais rien du tout du Villiers de l'Isle-Adam que j'avais sous les yeux, mais, en revanche, j'ai touché quatre fois dans ma vie à l'île de Rhodes, et j'ai vu encore debout cette église de Saint-Jean qui fit explosion, il y a trente ans, avec la poudre enfermée dans ses souterrains, à l'insu de tout le monde. Or, c'était Philippe Villiers de l'Isle-Adam, issu d'une des plus anciennes familles de France, qui avait défendu Rhodes contre les Turcs en 1522, en qualité de quarante-troisième grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et il avait dû capituler faute de poudre. On avait accusé de trahison un commandeur de la langue de Portugal, qui avait été jugé, condamné et exécuté de ce fait, et au bout de près de quatre siècles, le hasard était venu confirmer ce jugement. Des poudres avaient été dissimulées sous l'église de Saint-Jean, dans des souterrains inconnus de tout le monde. Des maraudeurs turcs avaient découvert des barils qu'ils croyaient sans doute pleins d'or, ils en approchèrent une lumière qui y mit

le feu. Quoique cette poudre datât de quatre siècles, l'explosion fut telle qu'elle pulvérisa une bonne partie de la ville, la plus curieuse. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'église Saint-Jean qu'un vaste entonnoir qui ressemble au cratère d'un volcan.

Six mois après la représentation de *Maria Stella*, j'appris la mort du descendant plus ou moins authentique de Philippe de Villiers. De son vivant, sa réputation n'avait pas franchi les limites de son cercle. J'ai remarqué qu'il en est ainsi de presque tous les écrivains gentilhommes. Alfred de Musset a eu toutes les peines du monde à se faire connaître avant sa mort, malgré l'un des plus beaux genres poétiques dont puisse s'enorgueillir l'humanité, et malgré un talent de premier ordre, Barbey d'Aurevilly, son contemporain, n'a été véritablement connu qu'après sa mort.

Je crois qu'il n'est pas difficile de rendre compte de cette apparente anomalie. Le public ne demande pas mieux que d'être juste; quoique ce soit depuis longtemps l'esprit ultra-démocratique qui domine chez lui, on ne peut pas dire qu'il soit l'esclave d'aveugles préjugés, lorsqu'il laisse croupir dans l'obscurité, et souvent dans l'abandon, des hommes de la trempe de Villiers de l'Isle-Adam. Ni Barbey d'Aurevilly, ni Alfred de Musset ne sont morts riches. La raison en est singulière au premier abord, puisqu'ils écrivaient pour les riches. Malheureusement, le nombre en est si restreint, que l'on se ruine en écrivant pour eux. De même que les petits ruisseaux font les grandes rivières, ce sont les petits sous qui font les millions en littérature. Aussi le seul Mécène de notre siècle est-il Sa Majesté tout le monde. Or, si cette majesté ne méprise pas le génie, elle met vingt ans à comprendre ce que les esprits cultivés saisissent du premier coup. Le chef-d'œuvre de Barbey d'Aurevilly a été démarqué par Ohnet et s'est vendu à des centaines d'éditions, tandis que l'original n'a rien rapporté à son auteur et n'a été connu qu'après son imitation. Il est vrai que les gloires posthumes restent, tandis que des autres on peut dire: *Morte la bête, mort le venin*. Triste

consolation pour des âmes d'élite telles que celle de Villiers de l'Isle-Adam!

Et cependant, lorsque j'ai lu son *Ève future*, c'est-à-dire l'une des productions les plus savantes et les plus subtiles de notre époque, lorsque surtout je l'ai lue dans un recueil populaire, ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'une œuvre d'une intelligence aussi difficile, d'une psychologie aussi délicate ait pu avoir un pareil succès, même posthume, car les analyses qu'on en avait données prouvaient péremptoirement que ceux qui en avaient rendu compte n'en avaient pas compris le premier mot.

En effet, Villiers de l'Isle-Adam n'est pas seulement gentilhomme et chrétien comme Barbey d'Aurevilly, il est, de plus, spiritualiste et psychologue, comme ne l'est pas Bourget. Certes, on ne l'aurait pas lu s'il n'avait pas mis en scène Edison et s'il n'avait pas enveloppé ses fines études ontologiques dans une sorte de linceul spiritiste, qui est une véritable mystification pour le lecteur vulgaire, mais une mystification à laquelle il se laisse prendre, parce qu'elle l'irrite et le force à lire ce qu'il en croit comprendre.

Sous ce rapport, Villiers de l'Isle-Adam procède directement d'un autre écrivain gentilhomme qu'il a étudié à fond, Edgar Poë; avec cette différence qu'il pénètre bien plus profondément que lui dans les arcanes intimes du moi. Aussi le laisserait-on de côté, si l'on ne croyait retrouver en lui la science vulgairement appliquée de Jules Verne. Mais les vulgarisations de ce dernier écrivain sont à l'usage des enfants, tandis qu'il faut être terriblement adulte et terriblement pénétrant pour saisir la pensée intime qui se dégage du mécanisme de l'*Ève future*, et, si jamais ce livre est tombé sous les yeux d'Edison, je doute fort que cet apôtre du *réalisable* en ait compris le premier mot.

Aussi me semble-t-il indispensable, pour le but que je me suis proposé, de l'analyser en quelques lignes qui inspireront, je l'espère, le désir de lire l'original. Indépendamment du fond, qui est de premier ordre, il se recommande par un style sobre, élégant et nerveux comme celui d'Edgar Poë, sans qu'on puisse y

rien découvrir qui tienne du pastiche. L'expression est amenée par la pensée et elle se trouve toujours à sa hauteur. C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de l'écrivain et d'un écrivain.

L'auteur débute par un portrait d'Édison, qui prouve qu'il n'est pas sa dupe. L'inventeur du phonographe et du téléphone a été surfait. C'est, avant tout, un Yankee, esclave du pratique. Il est à la tête d'une société fondée pour exploiter ses inventions et surtout celles des autres, auxquelles il donne une valeur marchande toute spéciale, en les publiant comme de lui. Ce genre de collaboration a donné de trop beaux résultats dans la littérature, pour qu'on ne l'appliquât pas à l'industrie. Ce mercantilisme quand même n'empêche pas le célèbre électricien de posséder des qualités de premier ordre, dont la première est une sincérité sans limite, vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres. Aussi, je ne crois pas que le beau livre de Villiers de l'Isle-Adam lui inspire jamais le désir de fabriquer une *Andréide*, d'après les plans si étudiés de l'écrivain français. Il sait bien que c'est une chimère, mais cette chimère, l'auteur a réussi à la rendre si vraisemblable, que son livre trouve des lecteurs en dehors du monde savant.

Quoi qu'il en soit, pour cette fois, Édison, au lieu d'exploiter, se trouve exploité, et cette mystification n'est pas l'une des moins ingénieuses d'une œuvre qui est le comble de l'ingéniosité. Quant à moi, si j'étais riche, je chargerais un mécanicien et un électricien de premier ordre de construire une *Andréide* d'après les indications de Villiers de l'Isle-Adam; il échouerait à coup sûr, mais cet échec serait instructif.

Maintenant, essayons, en quelques pages, de donner une idée d'une œuvre aussi touffue.

Un jeune lord, du nom de Celian Ewald, a rencontré sur son chemin une Écossaise peu cruelle qui, chassée de sa famille par une aventure scandaleuse, est venue à Londres pour essayer d'exploiter, sur les planches, une merveilleuse beauté dont elle n'a qu'une vague conscience. En attendant, elle accepte lord Ewald, parce que, lui dit-elle ingénument, elle espère qu'il lui fera un beau cadeau quand il la quittera.

Bref, c'est une âme de dinde dans un corps de déesse. Ce contraste *shoking* finit par exaspérer le beau gentilhomme, qui est amoureux du corps de sa maîtresse, et essaye vainement d'y découvrir une âme.

Miss Alicia Clary reste, en dépit de tous ses efforts, d'une bêtise amère, et si encore elle n'était que bête! «Mais elle est atteinte de ce prétendu *bon sens négatif dérisoire*, dont les observations ne portent jamais que sur des réalités insignifiantes, sur celles que leurs passionnés zélateurs appellent emphatiquement les *choses terre à terre*.»

Ainsi s'exprime l'écrivain gentilhomme. Zola dirait crûment: *nature épicière*; mais Villiers de l'Isle-Adam, est tout le contraire d'un réaliste, et cette réaction est chez lui, en ce moment, un charme de plus.

Quoi qu'il en soit, cette dissonance finit par agacer tellement lord Ewald, qu'il a pris le parti de se brûler la cervelle.

Il raconte ses peines à Edison, auquel il a rendu jadis un service signalé.

«Mais, lui dit celui-ci, vous ne vous apercevez pas que cette femme serait l'idéal féminin pour les trois quarts de l'humanité moderne. Ah! quelle bonne existence des milliers d'individus mèneraient avec une telle maîtresse, étant riches, beaux et jeunes, comme vous.

— Moi, j'en meurs, dit lord Ewald, comme à lui-même, et c'est, par analogie, ce qui constitue en moi la différence entre le pur sang et les chevaux vulgaires. Ah! *qui m'ôtera cette âme de ce corps?*

— Eh bien! c'est moi, dit l'électricien. Mais n'oubliez pas qu'en accomplissant votre ténébreux souhait... je ne cède qu'à la nécessité.»

Sur ce, il montre au seigneur anglais un bras de femme d'une admirable perfection qui semble fraîchement coupé; il lui ordonne de lui serrer la main, cette main répond à sa pression, ce bras, c'est l'électricité qui l'anime. C'est un fragment d'*Andréide*, ou si vous voulez, d'une imitation humaine. L'écueil désormais à

éviter, c'est que le *fac-similé* ne surpasse pas *physiquement* le modèle. La science a multiplié ses découvertes, les conceptions métaphysiques se sont affinées, il nous est permis de réaliser désormais de puissants fantômes, mystérieuses *présences mixtes*, dont les devanciers n'eussent même jamais tenté l'idée, dont le seul énoncé les eût fait sourire douloureusement à l'impossible. Eh bien, puisque cette femme vous est si chère, je vais lui ravir sa propre présence. Je vais vous démontrer, mathématiquement et à l'instant même, comment, avec les formidables ressources actuelles de la science, et ceci d'une manière glaçante peut-être mais indubitable, comment je puis me saisir de la grâce de cette femme, de son geste, des plénitudes de son corps, de la senteur de la chair, du timbre de sa voix, du ployé de sa taille, de la lumière de ses yeux, du reconnu de ses mouvements, de la personnalité de son regard et de ses traits, de son ombre sur le sol, de son *apparaître*, du reflet de son identité, enfin je serai le meurtrier de sa sottise, l'assassin de son animalité triomphante. Je vais d'abord réincarner toute cette extériorité qui vous est si délicieusement mortelle en une apparition dont la ressemblance et le charme *humains* dépasseront votre espoir et tous vos rêves! *Ensuite à la place de cette âme qui vous rebute dans la vivante, j'insufflerai une autre sorte d'âme* moins consciente d'elle-même (et encore qu'en savons-nous? et qu'importe!) mais suggestive d'impressions mille fois plus belles, plus nobles, plus élevées... j'arrêterai au plus profond de son vol la première heure de ce mirage enchanté que vous poursuivez en vain dans vos souvenirs; et la fixant presque immortellement, entendez-vous? dans la seule et véritable forme où vous l'avez entrevue, je *tirerai de la vivante un second exemplaire transfiguré selon vos vœux!* Je doterai cette ombre de tous les chants d'Antonia du conteur Hoffmann, de toutes les mysticités passionnées de la *Ligeia* d'Edgar Poë, de toutes les séductions ardentes de la Vénus du puissant musicien Wagner. Enfin, pour vous racheter l'être, je prétends pouvoir et vous prouver d'avance encore une fois, que positivement je le puis, faire sortir

du limon de l'actuelle science humaine, un être fait à *notre image*, et qui nous sera, par conséquent, *ce que nous sommes à Dieu*.

«Peste! a dû se dire le grand électricien, si jamais ce livre lui est tombé sous les yeux, quelle ironie! et comme il se moque de nous!»

Mais combien de braves bourgeois ne croient pas en Dieu, et croient que la science moderne a de ces puissances-là! Aussi le bon Villiers de l'Isle-Adam est-il rangé parmi les mystiques, lors qu'il n'est qu'un délicieux mystificateur de la race d'Hamilton.

«Quoi? réplique lord Ewald, vous pouvez reproduire l'*identité* d'une femme, vous né d'une femme!

— Mille fois plus identique à elle-même qu'elle-même, oui certes! puisque pas un jour ne s'envole sans modifier quelques lignes du corps humain... Est-ce qu'on se ressemble jamais à soi-même? Alors que cette femme, vous et moi-même, nous avons d'âge une heure vingt, étions-nous ce que nous sommes ce soir? Se ressembler! Quel est ce préjugé des temps lacustres ou troglodytes!

— Vous la reproduirez avec sa beauté même, sa chair, sa voix, sa démarche, son aspect enfin?

— Avec l'électro-magnétisme et la matière *radiante*, je tromperais le cœur d'une mère, à plus forte raison la passion d'un amant. Tenez, je la reproduirai d'une telle façon que si, dans une douzaine d'années, il lui est donné de voir son double idéal demeuré immuable, elle ne pourra le regarder sans des pleurs d'envie, et d'épouvante.

— Mais entreprendre la création d'un tel être, murmura lord Ewald pensif, il me semble que ce serait tenter *Dieu*.

— Aussi ne vous ai-je pas dit d'accepter! répondit à voix basse, et très simplement Edison.

— Lui insufflerez-vous une intelligence?

— *Une intelligence? Non; l'intelligence, oui*».

A ce mot titanien, lord Ewald demeura comme pétrifié devant l'inventeur, tous deux se regardèrent en silence.

Une partie était proposée, dont l'enjeu était scientifiquement un esprit.

Sur ce, le moderne nécromant introduit le lord dans un profond souterrain où il dissimule sa nouvelle Galatée ayant déjà les apparences de la vie, sauf la tête qui est cachée sous un voile noir. Elle cause, marche, leur offre du xérès. Subitement Edison lui ordonne de se coucher sur une table de dissection, pour montrer au lord son anatomie interne. La partie la plus curieuse est assurément l'appareil vocal. C'est un phonographe perfectionné, capable d'une conversation de sept heures, variable d'après un clavier qui se trouve dissimulé dans un collier. Chaque pierre de ce collier répond à un état de l'esprit.

«Mais après? dit lord Ewald.

— Après, reprend l'impitoyable électricien, je vous défie bien d'en tirer autant de votre Alicia Clary en chair et en os.

— Enfin, ce n'est pas un *être* cependant, objecte lord Ewald tristement.

— Oh! les plus puissants esprits se sont toujours demandé ce que c'est que l'être en soi. Hegel, en son prodigieux processus antinomique, a démontré qu'*en l'idée pare de Vôte, la différence entre celui-ci et le pur néant n'était qu'une simple opinion*. L'Andréide seule résoudra du moins la question de son *être*, je vous le promets.

— Par des paroles?

— Par des paroles.

— Mais, *sans âme*, en aura-t-elle conscience?

— Pardon: n'est-ce pas précisément ce que vous demandiez en vous écriant: *Qui m'ôtera cette âme de ce corps?* Vous avez appelé un fantôme identique à votre jeune amie, *moins la conscience dont celle-ci vous semblait affligée*. L'Andréide est venue à votre appel. Voilà tout.»

Lord Ewald, tout à fait grisé par cette magie de la science, consent à tenter l'expérience complète. On fait venir la malheureuse Alicia. Sous prétexte de faire sa statue en pied, une artiste mystérieuse lui vole son apparence par le moyen de la photosculture, tandis que l'on fait copier scrupuleusement ses toilet-

tes, et surtout certaine robe bleue qui lui va à ravir. La pauvre créature se prête docilement à ce pillage de son être. Cependant, si obtuse que soit son intelligence, au dernier moment elle a comme un pressentiment.

Enfin, tout est prêt pour l'épreuve solennelle. Hadaly, c'est le nom de l'Andréide, doit être présentée le soir même.

«Vous ne la reconnaîtrez pas, dit Édison, c'est plus effrayant encore que je ne croyais.

— Eh bien, messieurs, leur crie en entrant miss Alicia Clary, est-ce que vous conspirez, que vous parlez à voix basse? Et cependant, ajoute-t-elle, j'ai à parler à lord Ewald, j'ai quelque chose sur le cœur; vous m'avez donné à entendre, par un mot très surprenant, je ne sais quelle énigme absurde. Permettez que nous fassions un tour de parc.»

Lord Ewald consent d'assez mauvaise grâce. Habitué à l'entendre ressasser des niaiseries intéressées ou banales, il en attend avec patience quelques nouveaux spécimens. Et cependant, si le magicien avait trouvé le secret de dissoudre un peu le voile de poix qui obscurcissait le maussade esprit de cette belle personne! Mais elle se taisait, n'était-ce pas déjà beaucoup?

Tout à coup elle lui dit:

«Je vous trouve triste depuis quelques jours; n'avez-vous rien à m'apprendre. Je suis une meilleure amie que vous ne pensez.»

Stupeur de lord Ewald; il lui passe un bras autour de la taille, et entraîné par une illusion d'autrefois, il se met à lui parler d'amour. Elle ne l'interrompt point comme d'habitude par quelque stupidité. A-t-elle compris, pour la première fois, le doux et brûlant murmure de ces propos passionnés? Une larme coule tout à coup du bout de ses cils sur ses joues pâles.

«Ainsi, tu souffres, dit-elle, et c'est par moi?

— O mon amour!» murmure lord Ewald éperdu.

Cette seule parole humaine avait suffi pour y réveiller on ne sait quelle espérance.

« Ah ! insensé, je rêvais le sacrilège d'un jouet, dont le seul aspect m'eût fait sourire. J'en suis sûr. O ma bien-aimée, je te reconnais, tu existes, ton cœur bat... »

Il n'achève pas. Alicia Clary se lève, et, appuyant sur ses épaules ses mains chargées de bagues, dont chacune est la touche d'un clavier :

« Ami, dit-elle d'une voix inoubliable, ne me reconnais-tu pas ? Je suis Hadaly.

— Non ! répond lord Ewald ; qui es-tu ?

— Ne te souviens-tu pas, dit-elle, de ces instants où, voilé par une demi-veille et sur le point d'être ressaisi par les pesanteurs de la raison et des sens, l'esprit est encore tout imbu du fluide mixte de ces rares et visionnaires sommeils. Tout homme en qui fermente *dès ici* le germe d'une ultérieure élection et qui sent bien déjà ses actes et ses arrière-pensées tramer la chair et la forme future de sa renaissance, ou, si tu veux de sa continuité, cet homme a conscience en et autour de lui, tout d'abord de la réalité d'un autre espace inexprimable, et dont l'espace apparent où nous sommes enfermés *n'est que la figure*. Ce vivant éther est une illimitée et libre région, où, pour peu qu'il s'attarde, le voyageur privilégié sent se projeter, sur l'intime de son être temporel, l'ombre anticipée et avant-courrière de l'être qu'il devient. Une affinité s'établit donc entre son âme et les êtres encore *futurs* pour lui de ces occultes univers contigus à celui des sens ; et le chemin de relation où le courant se réalise entre ce double monde n'est autre que le domaine de l'esprit que la raison, exultant et riant dans ses lourdes chaînes pour une heure triomphale, appelle avec un dédain vil, l'IMAGINAIRE. »

C'est là que vit ce *qui fut, ce qui sera*, en d'autres termes, les âmes en retrait d'emploi. Ce sont ces êtres réduits à leur quintessence qui s'agitent dans la rare fiction du rêve ou de la rêverie. Ils n'ont pas d'yeux pour regarder ; n'importe, ils regardent par un chaton de bague, par le brillant d'un bouton. Ils n'ont pas de poumons pour parler, mais ils s'incarnent dans la voix du vent ou le craquement d'un meuble. Ils n'ont pas de formes ni de vi-

sages visibles ; ils s'en font avec les plis d'une étoffe, les figures d'un cadre ou d'un album, et le premier mouvement de l'âme est de les reconnaître.

Rien n'est admirable comme tout ce merveilleux discours d'Hadaly, surtout lorsqu'elle s'écrie en terminant :

« Oh ! ne te réveille pas de moi ! Ne me bannis pas sous un prétexte que la raison traître, qui ne peut que m'anéantir, déjà te souffle tout bas... Qui suis-je, me demandais-tu. Mon être ici-bas, pour toi du moins, ne dépend que de ta libre volonté. Attribue-moi l'être ; affirme-toi que je suis ! renforce-moi de toi-même et, soudain, je serai tout animée à tes yeux du degré de réalité dont m'aura pénétrée ton vouloir créateur. Comme femme, je ne serai pour toi que ce que tu me croiras. Tu songes à la vivante ? Compare. Déjà votre passion lassée ne t'offre même plus la terre — moi, l'*impossessible*, comment me laisserai-je de te rappeler le ciel ? »

Il est inutile de décrire la stupeur de lord Ewald vis-à-vis d'une poupée si singulièrement stylée. N'est-ce qu'un phonographe muni de rouleaux pour sept heures de conversation ? Qu'importe ? Il promet à l'Andréide de renoncer au suicide, et ils se donnent rendez-vous dans son château patrimonial. Mais, comme il est impossible de faire voyager ensemble Alicia et sa réédition si heureusement corrigée, Hadaly, qui vit et meurt à volonté, fera la traversée dans un superbe cercueil en ébène, enfermé lui-même dans une caisse de camphrier rembourrée de coton.

L'étrange couple va retrouver Édison, qui emballe soigneusement son chef-d'œuvre. Auparavant, il détache de ses talons deux fils métalliques, très fins, qui lui permettraient de circuler dans le souterrain ou dans le parc, sans cesser d'être en communication avec un récepteur de téléphone, car, aux yeux d'Édison, Hadaly ne pouvait être autre chose. Cependant, il y a, dans les paroles prononcées par le fantôme, des choses qu'il ne s'explique point. Dès qu'il a expédié lord Ewald et son cercueil, il entre dans un cabinet où se trouvait son *auxiliatrice*, c'est-à-dire la jeune dame qui avait exécuté, par le moyen de la photosculp-

ture, la statue de miss Alicia. C'était elle qui, au moyen des deux fils invisibles pour lord Ewald, faisait parler et mouvoir l'automate. Or, Édison la retrouve morte, son récepteur à la main. C'est son esprit qui s'est servi du mécanisme de l'électricien pour causer avec lord Ewald.

Quelques jours plus tard, Édison apprend, par les journaux, que le paquebot qui portait le lord Ewald et ses deux femmes a sombré en mer à la suite d'un incendie. Il a essayé, vainement, d'arracher le cercueil aux flammes, sans se préoccuper autrement de la pauvre Alicia Clary, qui s'est embarquée dans une chaloupe, toute seule, et a chaviré avec elle.

Le lord est sauvé par un paquebot français. A la première station télégraphique, il reçoit un télégramme d'Édison, auquel il répond : — *Ami, c'est de Hadaly seule que je suis inconsolable, et je ne prends le deuil que de cette ombre. — Adieu, lord Ewald.*

Ainsi finit cette œuvre charmante et saisissante, interrompue par la mort de l'auteur, car Hadaly a donné rendez-vous à lord Ewald dans son château, et elle s'y serait certainement rendue, si son second *auxiliaire* n'était mort, comme sa première *auxilia-trice*.

Quel pouvait être le plan de cette seconde partie ? Il est assez clairement indiqué par le contraste même du lieu qu'a choisi l'auteur. La première se passe dans le nouveau monde, nouveau à toute espèce de titres, et chez son représentant le plus en vogue, Édison. La seconde aurait eu pour théâtre tout ce que l'ancien monde possède de plus féodal, un château de la vieille Angleterre, dans lequel tout aurait été à l'avenant.

Je ne doute point que Villiers de l'Isle-Adam ne préférât le vieux monde à l'actuel, qui lui a si chichement mesuré sa place. C'est sur ces données qu'il m'a paru curieux de composer le canevas de la seconde partie de l'*Andréide*. Naturellement, elle sera mauvaise ; mais les dilettanti du monde de l'*imaginaire* y trouveront encore quelque chose à glaner.

II

La résurrection est une idée toute naturelle :
il n'est pas plus étonnant de naître deux fois
qu'une. VOLTAIRE.

Aussitôt arrivé à Londres, lord Ewald écrivit à Edison pour lui demander si, ayant conservé la formule et tous les moulages d'Hadaly, il ne lui serait pas possible d'en refaire une épreuve. Le grand électricien lui répondit que, s'il avait conservé la formule et les moulages de la pauvre Alicia, il était dans l'impossibilité de ressusciter Mrs. Anderson, l'artiste mystérieuse qui était la seule et véritable intelligence d'Hadaly ; que cette poupée n'était qu'un récepteur téléphonique ; que lui, Edison, était heureux d'avoir réussi à rattacher lord Ewald à la vie par un pareil subterfuge, mais qu'il n'y avait pas autre chose à en tirer, et que sa perte lui épargnait tout simplement un désenchantement — désenchantement dont il prendrait, d'ailleurs, aisément son parti. L'essentiel était qu'il fût débarrassé de la discordance qui l'avait si terriblement choqué dans la personne d'Alicia. Pour ce qui était d'Hadaly, si elle n'avait pas été brûlée avec les bagages, son emballage était si soigné qu'elle avait dû surnager, et qu'il ne devait pas désespérer de retrouver sa Galathée en bon état. Il s'était informé auprès des gens qui l'avaient arrimée à bord. Elle avait été déposée sur le pont, au centre du navire, et cette partie avait sombré avant d'être atteinte par les flammes. Il avait donc télégraphié à tous ses correspondants de faire afficher une récompense de 20 000 dollars à qui rapporterait intact le précieux colis. La double caisse de camphrier avait été construite de façon à naviguer plusieurs mois sans qu'une goutte d'eau pût s'infiltrer à l'intérieur. Il ne doutait point qu'elle se retrouvât promptement, comme les fameuses bouteilles du prince de Monaco.

Cette lettre, empreinte de l'esprit pratique et droit du célèbre électricien, remit quelque espérance au cœur de lord Ewald. Ce qui l'ennuyait, c'était de ne savoir à qui se confier dans le monde

futile et *terre à terre* auquel il appartenait; et cependant il se trouvait dans une situation d'esprit où l'on se sent le besoin de se raconter à quelqu'un. Dire à un gentleman de son cercle qu'il était amoureux d'une mécanique, quelles gorges chaudes!

Fort heureusement, au club des *Horses-Guards*, l'un des mieux composés du monde, il retrouva un major retraité qu'il avait connu, quelques années auparavant, au Caire. Sir Guy de Veyre était un homme de cinquante-cinq ans environ, qui, jeune, avait dû ressembler à Bacchus éphèbe; vieux, il pouvait passer pour un très beau type de Bacchus indien. Ses revenus se bornaient à sa maigre pension de major. Il vivait au club par économie, et occupait ses loisirs à des recherches archéologiques qu'il publiait dans les revues savantes.

Il avait conservé l'esprit jeune; aussi était-il recherché des jeunes gens quelque peu sérieux, qui lui confiaient souvent ce qu'ils n'auraient osé avouer à leurs camarades. Lord Ewald savait qu'il passait pour s'occuper de sciences occultes, et qu'il avait publié sur l'ancienne magie des articles très remarquables. Il n'en parlait jamais, de peur d'être ennuyeux dans un cercle militaire; mais il était à la disposition de tous ceux qui lui faisaient l'honneur et le plaisir de le consulter.

Lord Ewald n'eut donc aucune peine à diriger la conversation de ce côté, un soir qu'ils fumaient un cigare dans les belles allées de Regent's Park, désertées par la haute société. Cette promenade fut suivie d'une visite au British Muséum, où sir Guy fit au lord les honneurs du tombeau de Mausole, et celui-ci profita de l'occasion pour offrir au vieux gentleman d'aller passer quelques jours au château d'Athelwood, dans lequel il avait réuni de très belles terres cuites et des bijoux rapportés de Chypre.

«Chypre! dit le vieux gentleman. Vous me rappelez une singulière aventure, qui m'est arrivée à Paphos; mais je vous raconterai cela là-bas. Ici, ça vous semblerait stupide; chaque chose est faite pour être vue dans son jour.»

Sur ce, il rentra chez lui pour se munir de son léger bagage, et le lendemain, dans la soirée, le riche et le pauvre débarquaient,

bras dessus, bras dessous, sur les confins de l'Écosse, à la station d'Athelwood.

Cette station se trouvait au pied de l'éminence sur laquelle se dressait orgueilleusement le vieux manoir féodal ; de l'autre côté, il dominait une falaise escarpée, au pied de laquelle battait la mer d'Irlande.

Athelwood était une demeure princière dans laquelle figuraient tous les spécimens de l'architecture, depuis le romain jusqu'au rococo du dernier siècle. Son fortuné propriétaire n'avait averti personne de sa venue ; lui et son hôte gravirent pédestrement la colline, laissant leur léger bagage à la gare. Un suisse galonné les reçut à l'arrivée, parla dans un téléphone, et immédiatement quatre ou cinq valets vinrent recevoir les voyageurs.

Cette fastueuse demeure était, dans son ensemble, sombre, incommode et même peu saine, comme la plupart de celles de son espèce ; aussi lord Ewald n'entretenait-il ses grands appartements que pour se conformer à la tradition. Il s'était aménagé une confortable garçonnière, dominant la mer de 100 mètres, dans la partie la plus pittoresque de son manoir. On y montait par un ascenseur, et l'on s'y éclairait à l'électricité. A côté d'une chambre en plein midi, réduite à des proportions humaines, s'en trouvait une dite d'«amis», où il logea son hôte. Toutes deux étaient meublées en style Tudor, avec vitraux, glaces de Venise, et meubles qui heureusement n'étaient pas de l'époque, car ils étaient on ne peut plus confortables. Le soir, à la clarté de la lune, l'aspect en était assez Renaissance pour qu'on en eût l'élégance, sans l'inconfort.

Ce délicieux *buen retiro*, ménagé dans une forteresse du temps jadis, était complété par une salle à manger féerique, occupant tout l'étage supérieur d'une tour carrée faisant encorbellement sur la falaise, de sorte qu'on y était comme dans ces châteaux qui couronnaient les proues des navires de l'illustre *Armada* de Philippe II. Cette pièce avait été disposée à l'orientale, avec un divan en fer à cheval ; à travers ses larges baies ouvertes, la vue plongeait au loin sur l'océan, dont les lames impuissantes ve-

naient se briser sur l'écueil de granit qui supportait toute cette massive construction féodale, repaire imprenable des anciens lords normands d'Athelwood. Mais la civilisation avait passé par là; un téléphone faisait communiquer cette salle avec les vastes cuisines du rez-de-chaussée, et les plats y montaient par un ascenseur spécial, de sorte qu'on était servi sans être importuné par les serviteurs. Tel était le nid d'alcyon où lord Celian avait passé sa courte lune de miel avec l'insignifiante Alicia.

C'était une tout autre société, que celle du vieux major de Veyre, mais une société plus vivante, car ce vétérana était resté un solide et joyeux convive.

Le souper fut gai. Toutefois, le maître du logis, qui était sobre, ne chercha pas à le prolonger à l'anglaise, et, à neuf heures, chacun s'alla vertueusement coucher. Lord Ewald avait proposé une partie de chasse pour le lendemain; sir Guy l'avait refusée. Comme beaucoup de gens qui ont fait la guerre, il avait en horreur ce divertissement sanguinaire qui a la prétention de lui ressembler; mais il aimait l'exercice du cheval, que l'exiguïté de ses revenus lui interdisait à Londres, et il fut convenu que le jour suivant serait consacré à une longue chevauchée dans les environs.

III

A huit heures du matin, lord Ewald fut réveillé par le téléphone placé à la tête de son lit.

«Mylord! une lettre qui se dit pressée, criait l'instrument de son ami Edison.

— Monte,» répondit laconiquement le jeune nobleman.

Quelques minutes plus tard, une assez jolie péronnelle écossaise, fille de son suisse, lui remettait, sur le classique plateau de vermeil, un vulgaire carré de papier dont l'écriture le fit tressaillir. Il retourna l'enveloppe sous toutes ses faces; elle était timbrée de Lisbonne, et aucun doute n'était possible sur la main qui en avait écrit l'adresse. Il y avait une redondance de titres et de

fioritures calligraphiques de mauvais goût, qui défiguraient une écriture de gouvernante et décelaient impitoyablement la pauvre Alicia Clary.

Lord Ewald était de sa nature le plus doux des hommes ; cependant il ne put retenir une exclamation de regret féroce.

« *God bless me!* s'écria-t-il ; ne se serait-elle donc pas noyée ? »

Il déchira fiévreusement l'enveloppe et chercha la signature.

C'était bien le placide et compliqué paraphe de son insupportable Vénus, au-dessous de *your truly* : ALICIA CLARY.

Voici le contenu de cette classique missive :

Mon très honoré lord,

La présente est pour vous faire savoir que, grâce à Dieu ! ma santé est bonne, et que j'espère que la vôtre n'est pas moins satisfaisante. Je suis arrivée hier, 11 juin, à Lisbonne, par une bonne brise de nord-ouest, sur le steamer américain *Hesperid*, parti de New-York pour charger des oranges sur cette place.

Là, aussitôt débarquée, je me suis rendue chez le consul de Notre Gracieuse Majesté, pour m'informer si vous n'aviez pas péri dans le naufrage du paquebot le *Wonderfull*, sur lequel nous nous étions embarqués ensemble.

Cet honorable fonctionnaire, qui se nomme M. William Parker, Écossais, m'a donné d'excellentes nouvelles *de votre place*, car il m'a appris que *Votre Grâce* avait échappé au naufrage, ce dont je remercie le Seigneur. Et, en même temps, il m'a appris que vous aviez fait afficher une récompense de 20 000 dollars à quiconque vous rapporterait le grand colis de M. Édison, que vous aviez embarqué avec vous à New-York. Je me suis toujours doutée qu'il renfermait cette diabolique statue de femme nue que Mrs. Anderson avait moulée sur moi, ce qui m'avait bien offusquée, car il ne me semble pas que ces pratiques païennes soient en parfait accord avec notre sainte religion ; mais *Votre Grâce* est si généreuse, que je n'avais pas cru devoir lui refuser cette complaisance.

Il paraît que vous teniez plus à la copie qu'au pauvre modèle, car vous n'avez fait afficher aucune récompense à celui qui vous le ramènerait.

Tout de même, je n'en veux pas à *Votre Grâce*, puisque c'est à moi que reviennent les 20 000 dollars pour le grand colis, et Dieu, sans doute, récompense les simples d'esprit comme votre bien humble servante, car c'est à ce grand colis que je dois la vie.

En effet, *Votre Grâce* a dû apprendre qu'au moment où le *Wonderfull* sombrait, j'ai été embarquée dans la première chaloupe avec les femmes. Étant Écossaise, c'est-à-dire pratique comme deux Anglaises, pour le moins, mon premier soin avait été de faire main basse sur tout le pain et les vivres du déjeuner qui était servi dans le *roof* des premières. J'avais roulé tout cela dans une serviette, et, si les autres en avaient fait autant, la catastrophe du lendemain ne serait pas arrivée.

En effet, toutes ces femmes avaient faim et regardaient mes provisions avec des yeux féroces. Voyant de quoi il en retournait, je consentis à en distribuer la moitié; mais j'entendais me réserver le reste. Ces prétentions excitèrent la fureur de ces malheureuses, qui se précipitèrent sur moi, sans que les matelots qui dirigeaient notre embarcation pussent les retenir.

Il s'ensuivit une mêlée dans laquelle on ne se contenta pas de m'arracher mes provisions; je fus jetée à la mer. La brise, en ce moment, était assez fraîche, et notre chaloupe filait grand large à la voile, d'une assez bonne allure. Je fus donc rapidement dépassée, sans que personne cherchât à me repêcher.

Heureusement, un matelot compatissant m'avait jeté une bouée de sauvetage. *Votre Grâce* prétend que je nage comme une ondine; je gagnai cette bouée et me tins dessus, jusqu'au moment où j'avisai quelque chose de plus confortable. C'était le colis de M. Edison. Comme il devait contenir de grandes cavités étanches, il s'était dégagé des colis qui l'entouraient et il nous avait suivis, pendant que notre embarcation se laissait aller à la dérive. Il paraît qu'il était bien lesté dans le fond, car il formait une véritable embarcation pontée, que je ne fis pas chavirer en me hissant dessus, grâce aux cordes qui y avaient été appâtées pour le manœuvrer plus facilement.

Solidement établie sur cette plate-forme, par une mer très calme, je pus pêcher quelques débris faisant la même route, dont le plus

précieux fut un baril d'eau, qui avait fait partie du poulailler du steamer; puis je recueillis deux avirons abandonnés par la chaloupe, dont l'un me servit de mât et l'autre de gouvernail. Avec mon couteau-nécessaire, je découpai une voile dans la toile d'emballage du colis dont je pris les cordes.

Mes poches, que ces forcenées n'avaient heureusement pas fouillées, contenaient encore quelques conserves de viande, dans des boîtes de fer-blanc, et du chocolat préservé de la même façon. J'ai toujours été bonne ménagère. Je fis le calcul de mes provisions solides et liquides. Il y en avait au moins pour trois jours. Alors, je remerciai Dieu et j'orientai ma voile pour tâcher de rester dans le sillage de la chaloupe. Ces gens-là m'avaient jetée par-dessus bord; mais, dans une solitude aussi lugubre, un assassin vous effraye encore moins que le néant.

Le lendemain, je trouvai l'embarcation la quille en l'air. Ces pauvres femmes avaient dû se battre encore pour un morceau de pain, et la faire chavirer. Des cadavres flottaient çà et là; c'était horrible.

Le surlendemain, je fus aperçue et recueillie par le susdit steamer de New-York, l'*Hesperid*, et j'eus soin de faire repêcher le colis, en promettant une récompense de 100 dollars, au nom du propriétaire.

Je fus admirablement traitée à bord, malgré le triste équipage où je me trouvais, et je fus l'objet des attentions toutes particulières d'un pair de Portugal, le comte de Coëlhos, et d'un missionnaire méthodiste, le révérend William Johnson, qui se rend dans la Nouvelle-Zélande pour évangéliser les Canaques.

Ces gentlemen m'ont fait des propositions beaucoup plus sortables qu'aucun directeur de théâtre auquel j'aie eu affaire jusqu'ici. Le comte de Coëlhos me propose 200 livres par mois, avec hôtel et voiture, si je veux me fixer à Lisbonne. Il n'est ni aussi beau, ni aussi jeune que *Votre Grâce*, mais il offre 100 livres de plus.

Le révérend William Johnson n'est ni riche, ni beau, ni jeune; mais il est veuf, et il m'offre sa main avec la perspective de faire fortune à la Nouvelle-Zélande, en réunissant nos deux petits pécules. Tout bien considéré, je crois qu'étant saine de corps et d'esprit, sans en avoir beaucoup, si j'en crois *Votre Grâce*, je suis moins faite pour le théâtre que pour être l'épouse d'un ministre du Seigneur, et pour l'aider à faire le salut des autres et le nôtre, en amassant un peu de

pain pour ses enfants. C'est peut-être une occasion que je ne retrouverai pas.

Je suis dans la persuasion que *Votre Grâce* sera plus heureuse de recevoir le colis de M. Édison que son humble servante. En ce cas, j'espère qu'elle voudra bien m'envoyer à Lisbonne un chèque de 20 000 dollars, plus les 100 dollars de gratification que j'ai promis. J'ai perdu à son service toute ma garde-robe, qui ne valait pas moins de 10 000 dollars.

Ce qui fait: $20\ 000 + 100 + 10\ 000 = 30\ 100$ dollars.

Je n'ai jamais été auprès de *Votre Grâce* qu'en service provisoire, et elle m'a promis un cadeau le jour où je prendrais congé d'elle. Sous ce rapport, je m'en rapporte à sa générosité, et je puis l'assurer que, si je ne m'étais pas aperçue que *Votre Grâce* ne tenait plus guère à moi, je la préférerais en tout cas au révérend William Johnson et, à coup sûr, au pair de Portugal, si elle daignait porter mon allocation mensuelle à 175 livres.

En attendant votre honorée réponse, je reste votre bien humble servante.

ALICIA CLARY.

IV

Pauvre Alicia! Son honnête nature d'épicière s'était un peu relevée, au moment où elle racontait sa traversée épique sur le cerueil de sa mystérieuse rivale, si bien que lord Ewald s'était senti quelque regret de renoncer à une aussi belle personne; car, si elle manquait de toute distinction dans l'esprit, ni le cœur, ni l'énergie, ni la loyauté, ne lui faisaient défaut.

Malheureusement, la désinence de cette curieuse épître était par trop *in piscem*, et annonçait une nature incorrigible.

Il hésitait cependant sur ce qu'il allait lui répondre, lorsqu'il s'aperçut qu'il lui restait à lire le *post-scriptum*, suivant:

P.-S. Le colis de M. Édison est resté consigné à la douane, à réclamer contre les frais. Je me suis énergiquement opposée à ce qu'on le visitât, parce que je suis sûre qu'on y aurait trouvé cette horrible

femme nue, qui me ressemble, hélas! et que ç'aurait été une honte pour moi.

A. C.

«Sotte pécore! s'écria le lord en froissant le papier. Une honte pour elle de ressembler à la Vénus de Milo! O fille de Béotie!!»

Sur ce, il lui répondit au courant de la plume :

Ma chère Alicia,

Vous recevrez, inclus dans la présente, un chèque de 110 105 dollars 73 cents, pour solde de tout compte entre nous, et je vous laisse le choix entre le comte Coëlhos et le révérend William Johnson; mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prendre le révérend. Avec une mise de fonds comme celle que vous vous trouvez sous la main, vous avez beaucoup de chances de prospérer à la Nouvelle-Zélande, et d'y devenir millionnaire. Vous êtes une honnête fille à laquelle je serrerais toujours la main quand je vous rencontrerai; mais, malgré votre merveilleuse beauté, vous n'êtes pas faite pour le monde. Vous avez bien fait de ne pas laisser ouvrir le colis d'Édison; il renferme en effet une statue, mais une statue très décemment habillée. Veuillez, pour surcroît de précaution, la faire envelopper dans une nouvelle toile, bien cordée; c'est pour cela que je vous envoie un surplus de 5 dollars 75 cents.

Je vous embrasse bien amicalement.

CELIAN EWALD.

Sur ce, il se relut et s'aperçut qu'il avait lardé la pauvre fille d'ironies cruelles, qui répugnaient à sa nature de gentilhomme.

«Bah! dit-il, ce serait lâche, si elle le sentait; mais son cœur est comme les faux mollets d'une danseuse, on peut le transformer en une pelote d'épingles, sans qu'il en éprouve la moindre douleur. L'essentiel est d'être débarrassé honnêtement de cette divine bécasse, et d'avoir retrouvé sa merveilleuse copie. Dans huit jours, Hadaly sera ici.»

Sur cet espoir, il cacheta sa lettre et télégraphia à la douane de Southampton pour déclarer la nature du colis et demander qu'il ne fût pas ouvert, en offrant de payer les droits les plus forts

pour ce genre d'importation. Après avoir reçu une réponse affirmative, il tira sa montre. Elle marquait neuf heures ; c'était le moment d'entrer chez son hôte.

Il le trouva prêt à enfourcher son coursier, et, après un frugal déjeuner, tous deux, montés sur de vigoureux poneys, prirent le chemin qui longeait la falaise.

En juin, le Phébus britannique est aussi sérieux que charmant, et, sans être bien grandiose, ce paysage essentiellement maritime était, de plus, très pittoresque. La finesse, c'est ce qui distingue de l'Allemand le Saxon affiné par le Normand ; et cet affinement se retrouve dans la langue, comme dans les paysages de l'Angleterre.

Sir Guy ne se sentait pas d'aise ; la brise marine lui soufflait au visage et lui ramenait à la gorge une foule d'histoires sérieuses ou gaies, qui ne demandaient qu'à sortir. De son côté, le jeune lord était comme le barbier du roi Midas : son cœur débordait ; il fallait qu'il parlât à quelqu'un ou à quelque chose, homme, bête ou roseau.

Connaissant à fond son hôte, il n'eut pas de peine à diriger la conversation de façon à mettre sur le tapis les progrès scientifiques du siècle. Sir Guy se tenait soigneusement au courant, mais, selon son expression, il ne se *laisait pas emballer*. Il ne gobait pas beaucoup Edison, que lord Ewald portait aux nues. A ses yeux, cet électricien ne faisait que recueillir les fruits de ce que d'autres avaient semé. Ce fut l'occasion pour lord Ewald d'entrer en matière, et de lui raconter toute l'histoire d'Hadaly. A son grand étonnement, elle *n'empoigna* pas du tout le brave vétéran. Après avoir bien réfléchi à la scène finale, il dit à son jeune ami :

« Edison est un grand électricien, je n'en disconviens pas ; mais je ne le crois pas un grand métaphysicien. Il vous a rendu un grand service, c'est incontestable, en vous guérissant d'une manie mortelle ; mais il vous en a guéri par une autre, qui, heureusement, me semble plus facile à extirper. Cependant, je crois que lui-même n'y eût pas réussi, et il est heureux que vous ayez eu recours à moi, car vous pouvez vous attendre à subir une crise

terrible de désenchantement, lorsque vous reverrez cette merveilleuse Hadaly. Comme l'a dit Édison lui-même, la scène que vous m'avez racontée a été *plus effrayante* qu'il ne l'avait pensé, parce que sa science y était pour bien peu de chose. Édison n'a pas voulu vous tromper. Votre Hadaly n'a joué dans cette scène, aussi gracieuse qu'effrayante, je l'avoue, que le rôle d'un phonographe assez agréablement déguisé. En somme, ce n'était qu'une poupée qui se promenait avec des fils télégraphiques attachés aux talons. Ce n'était pas elle qui vous parlait; c'était cette mystérieuse *Mrs. Anderson*, et remarquez que ce nom est la traduction anglaise d'Andréide. À propos, avez-vous vu son visage?

— Non, répondit lord Ewald. Édison m'a dit qu'elle était jeune et belle; mais c'était pour moi un personnage secondaire, dont la voix ni les traits ne pouvaient m'intéresser bien vivement. Ses traits, je n'ai donc pas cherché à les voir, et elle n'a pas eu l'occasion de m'adresser la parole. Le seul souvenir que j'en aie gardé est celui d'une taille souple et élégante.

— Eh bien, il est à croire que vous ne lui étiez pas vous-même aussi indifférent, et que vous avez dû lui inspirer une violente passion. Édison n'en avait aucune connaissance; aussi sa stupeur a-t-elle égalé la vôtre, lorsque vous lui avez répété votre conversation dans le parc avec l'automate. *Mrs. Anderson* était vivante au commencement de cette scène, si sinistre et si radieuse; c'était elle qui vous téléphonait le rôle d'Hadaly, et, morte, son âme a continué à vous le téléphoner; mais, délivrée des chaînes de ce monde, elle est devenue plus tendre et plus pressante. *Vous avez reçu la déclaration d'amour d'une morte.*

— Est-ce possible?

— Beaucoup plus possible que tout ce que vous m'avez raconté de votre automate, auquel je ne crois guère.

— Mais, cependant, j'ai vu.

— Comme vous avez entendu. Il y a toutefois cette différence, que probablement vous entendrez de nouveau, tandis que vous ne reverrez pas l'automate, tel qu'il vous est apparu dans un rêve. Je crois donc de mon devoir de vous prémunir contre

un désenchantement qui pourrait avoir des conséquences assez graves peut-être, si Mrs. Anderson ne continuait pas son rôle charitable.

— Vous croyez donc qu'elle le continuera ?

— Sans doute, si vous lui faites bon accueil ; vous avez dû voir qu'elle est humble et fière, et qu'elle a besoin d'être encouragée.

— Mais puisqu'elle est morte !

— Est-ce que la mort existe pour le savant ? *La mort est une invention sociale.* Nous sortons de ce monde, comme nous y entrons, sans nous en apercevoir. Notre rêve éternel continue, ici ou ailleurs, avec d'autres partenaires. Mrs. Anderson n'est donc pas morte, et vous la reverrez, j'en ai la conscience.

— Mais elle n'a plus de corps !

— Mon Dieu, elle pourrait au besoin se contenter de celui d'Hadaly, si ce n'était un embarras complètement inutile, au moins, entête à tête. *Avec les amoureuses de l'autre monde, il n'y a pas de partie carrée.*

— Parlez-vous par expérience ?

— Naturellement.

— Vous avez donc votre Hadaly ?

— J'ai mon Hadaly. A la sienne qui veut, pourvu qu'il en soit digne.

— Pourriez-vous me dire comment vous êtes entré en relation avec elle ?

— Certainement, mais ces choses ne se racontent pas au grand jour. Gardons ce récit pour ce soir, avec accompagnement de narghileh ; provisoirement, permettez-moi de vous expliquer scientifiquement la possibilité de ces relations.»

V

« Parmi les découvertes de ce siècle, deux seules m'intéressent, parce qu'elles ajoutent quelque chose aux connaissances que nous ont transmises nos prédécesseurs. Et encore la première attend sa confirmation.

A la suite d'un violent coup de tonnerre, on a constaté récemment la présence dans l'atmosphère d'une matière résineuse. Cette matière, l'atmosphère en contient tous les éléments, puisque c'est un carbure d'hydrogène; mais le carbure d'hydrogène de l'atmosphère est une substance inorganique, tandis que la résine est une substance organique. L'électricité jouirait-elle de la propriété de transformer une substance inorganique en substance organique? S'il en était ainsi, l'homme, en se rendant maître de l'électricité, parviendrait à procréer directement la substance vivante, tandis qu'actuellement, la vie ne se crée point, elle se propage de ferment en ferment.

Malheureusement, cette expérience de la procréation directe de la résine attend confirmation; mais il en est une autre dont les résultats ne sont plus contestés ni contestables: c'est un état particulier de la matière découvert par le célèbre docteur Crooke, et nommé par lui *matière radiante*.

Vous savez que la différence radicale, en apparence du moins, qui sépare la matière organique de la matière inorganique est le mouvement. Tout ce qui vit, se meut, même la plante. On avait bien constaté dans la matière inorganique certains mouvements qui produisent la cristallisation, mais ces mouvements sont automatiques et n'impliquent aucune idée de liberté.

En raréfiant l'air dans un ballon de verre, au moyen d'une machine pneumatique, le docteur Crooke a cru saisir certains mouvements tourbillonnants dont il a voulu connaître la cause. A cet effet, dans le ballon, il a introduit de petits moulins à vent en ivoire, excessivement légers. Ces moulins restaient immobiles tant que la raréfaction de l'air n'avait pas atteint un très haut degré; mais, dès que ce degré avait été franchi, ils se mettaient à tourner avec une rapidité de plus en plus vertigineuse.

C'est donc le tassement des atomes de la matière inorganique qui les condamne à l'immobilité; dès qu'ils ne sont plus pressés les uns contre les autres, ils se meuvent avec une ardeur fiévreuse. Donc, chacun de ces atomes est pourvu d'un *vouloir*, c'est-à-dire d'une *âme*; donc, ils sont vivants, pensants, et tout ce qui

s'ensuit. La vie ne se transmet pas, elle se manifeste à la suite d'une raréfaction dont les causes nous sont inconnues jusqu'ici; mais, l'effet, nous le connaissons, il consiste à faire le vide autour d'un atome ou d'un groupe d'atomes, de façon à lui permettre de se mouvoir. Tant qu'il maintient cet isolement entre lui et le reste de la création, il se meut et il vit, c'est-à-dire qu'il manifeste son existence par des signes extérieurs. Cet isolement se maintient par l'ordre et la discipline qu'il impose à tous les autres atomes groupés autour de lui; il en compose un régiment dont il est le colonel, et qui se recrute comme tous les régiments. Les recrues lui sont fournies par la nourriture; les atomes qui ont fait leur service sont éliminés par les sécrétions. Il faut évidemment une grande somme d'énergie dans *l'atome colonel*, pour maintenir la discipline dans son régiment; aussi la vie de ces corps de troupes d'atomes n'est-elle pas plus longue que celle d'un corps de troupes d'hommes. L'armée se débande pour des causes très diverses, dont une est inévitable: la fatigue du colonel. Mais si le corps n'existe plus, chaque atome qui le composait reste vivant. Les uns perdent leur liberté en rentrant dans la matière inorganique; les autres, ceux qui composaient l'état-major de cette armée, la conservent, et à plus forte raison l'atome colonel mis en non-activité, par suite de retrait d'emploi.

Leur asile, c'est ce domaine de *l'imaginaire* dont vous parlait Hadaly. «C'est là que vit *ce qui fut et ce qui sera*. Ce sont ces êtres réduits à la quintessence, qui s'agitent dans la raréfaction du *rêve* ou de la *réverie*. *Ils n'ont pas d'yeux pour regarder; n'importe, ils regardent par un chaton de bague. Ils n'ont pas de poumons; mais ils s'incarnent dans la voix du vent ou le craquement d'un meuble. Ils n'ont pas de formes ou de visages visibles; ils s'en font avec les plis d'une étoffe, les figures d'un album ou d'un cadre, et le premier mouvement de l'âme est de les reconnaître*».

N'est-ce pas ce que vous disait Hadaly?

— Exactement.

— Édison vous a-t-il donné la traduction de ce nom d'Hadaly?

— Il l'expliquait comme l'anagramme d'idéal.

— Il se moquait de vous. Had-aly, en hébreu, veut dire l'unité de force ou de substance, autrement dit l'*impérissable*. Eh bien, cette Hadaly n'a que faire des automates d'Édison pour communiquer avec vous. *Toutes les parties de votre cerveau lui sont accessibles; elle y circule comme vous dans la machine d'un steamer.* Là se trouve un clavier qui ne diffère de celui dont Édison a qualifié sa statue que par une inimitable perfection. Elle connaît la touche qu'il faut frapper, pour évoquer en vous la sensation qu'elle désire vous communiquer, et celle sur laquelle elle doit lire votre réponse. Malheureusement, elle ne peut vous forcer à lui prêter votre attention, parce qu'elle n'a d'action que sur votre intelligence. Il en est d'elle comme de la lune à côté du soleil : en plein jour, on ne la voit pas. Si vous voulez causer avec cette discrète et adorable compagne de la nuit et de la solitude, il faut attendre que le brutal Phébus ait été se coucher, et qu'elle puisse apparaître avec les étoiles.

Il en résulte que tous les procédés usités en Orient, pour avoir des rapports avec les *péris* ou les *djinns*, ce qui se traduit dans notre langue par *esprits*, sont fondés sur des procédés identiques d'isolement et de *raréfaction du moi*. Ces auxiliaires sont toujours le jeûne, la solitude et l'obscurité; d'autres ont recours à des toxiques, tels que le haschisch, l'opium et l'alcool. Les deux plus grands poètes de notre siècle, Alfred de Musset et Edgar Poë, invoquaient la *muse verte*. Ces procédés sont plus ou moins dangereux, mais ils se réduisent tous à un seul : *s'isoler*.

Cette manière d'évoquer les esprits a beaucoup de rapports avec l'hypnotisme qui fait aujourd'hui l'objet d'une science particulière. Cependant elle en diffère en ce que l'hypnotisme isole le moi de l'hypnotisé et le réduit momentanément à l'état d'esprit, par l'intermédiaire d'une volonté étrangère, tandis que celui qui veut se mettre en communication avec une *péri* pratique cette opération sur lui-même, sans intermédiaire. C'est ce qui vous était arrivé sans en avoir conscience, lors de votre entretien avec Hadaly; maintenant vous la reverrez quand vous voudrez.

— Le croyez-vous ?

— J'en suis sûr. Mais nous voici de retour.»

La fin de cette journée fut celle de deux lettrés dans un de ces palais de l'aristocratie britannique toujours pourvus de splendides bibliothèques, et lord Ewald, qui était un dilettante, soignait particulièrement la sienne.

Je ne dirai rien du repas, parce que je crois que ce n'est pas ici l'occasion de placer un menu. La soirée était superbe. La lune, dans toute la plénitude de sa beauté, se mirait sur les flots, si rarement paisibles, de la mer d'Irlande, et une douce brise apportait, à travers le canal, les senteurs des bruyères de l'île voisine. Lord Ewald avait pourvu son hôte d'un superbe narghileh persan rempli du plus délicieux *tombek*, dont le feu était entretenu avec des charbons de noyaux d'olive. Il avait, parmi ses gens, un Indien qui s'entendait merveilleusement à faire marcher ces combustibles difficiles à conduire, et comme lui et son hôte s'exprimaient en français, dont l'homme au teint de cuivre ne comprenait pas un mot, c'était un témoin dont l'indiscrétion ne pouvait les gêner.

VI

«Il y a trente ans, dit le vétéran, j'avais exactement votre âge d'aujourd'hui et j'étais lieutenant au 10^e *Royal-Infantry*, en garnison à Corfou. Les Grecs ne nous faisant pas grand'fête, nous nous réunissions chez le consul de France. C'était un vieux gentilhomme du Morvan, nommé Grasset. Il appartenait à une ancienne famille qui avait défendu la forteresse de la Charité contre Jeanne d'Arc. Mais ce n'était pas pour cela qu'il aimait les Anglais. D'abord, après la guerre de Crimée, l'anglomanie était revenue de mode en France; puis il avait été le compagnon d'armes de lord Byron. Il savait très bien le grec, et il nous engageait à l'apprendre. J'avais fait de fortes études à Oxford, aussi devins-je un de ses meilleurs élèves; de sorte que deux ans plus tard, lorsque M. Gladstone fit rendre les îles Ioniennes à la Grè-

ce, je profilai du congé, que j'obtins à cette occasion, pour visiter ce pays et les grandes îles grecques de Candie et de Chypre.

On m'avait beaucoup vanté la fête de Vénus à Paphos. Je pris passage à bord d'un vapeur anglais qui y touchait en passant. Paphos n'est plus aujourd'hui qu'une ruine fiévreuse ; mais à une demi-lieue dans les terres, l'évêque de Paphos possède un palais confortable, où je trouvai une hospitalité réellement empressée, car un Anglais qui parle le grec est chose rare. Le *despote*, ainsi se nomment les évêques grecs, me donna une lettre de recommandation pour le régisseur turc du domaine de la sultane validé, dont faisait partie le temple de Paphos, qui était le but principal de mon voyage, et j'arrivai chez lui, en même temps que la panégyrie mi-chrétienne et musulmane, qui fêtait en commun la naissance de Vénus. Chaque cavalier portait sa belle en croupe, pendant que les gamins arrosaient tout le monde, à l'aide de seringues de roseau, en souvenir de la déesse émergeant des eaux. La cérémonie consiste à se rendre à cheval de Paphos à Palai-Paphos, où se trouve le temple ; là on *lunche* fortement et l'on revient en barque. C'est très simple en soi ; mais accompagné de danses et de libations copieuses, c'est fort gai d'aspect, par suite de la richesse des couleurs.

Cette fête étant célébrée par tout le monde, je trouvai mon hôte, Hussein-Aga, sur le point de s'asseoir à un festin de gala. La table était abondamment servie d'un rôti d'agneau entier, d'un pilav et autres mets locaux. En dépit de Mahomet, l'amphitryon tenait sur sa cuisse une gourde goudronnée remplie d'excellent vin de l'Olympe, et un immense hanap d'argent, demi-sphérique, circulait à la ronde, toujours vide et toujours plein. Les convives étaient des gentlemen du voisinage, chrétiens et musulmans. Tous parlaient grec ; l'un d'eux attira même mon attention par la pureté et l'élégance de son langage, et son type y répondait magnifiquement. C'était un superbe homme, quoiqu'il eût dépassé la cinquantaine. A mon grand étonnement, j'appris qu'il se nommait Emin-Effendi, et qu'il n'était autre que le khodja de la mosquée de Palai-Paphos.

Il pouvait bien être cinq heures du soir, lorsque nous eûmes achevé l'interminable série de chibouks et de tasses de café qui servent d'épilogue à un festin oriental. Nous nous levâmes alors, avec la fraîcheur, et nous allâmes rendre visite aux ruines. Hussein-Aga ne s'y intéressait que d'une façon : il y cherchait des trésors. Aussi me mena-t-il vers une jolie chapelle byzantine, ruinée, qui était encore revêtue de ses peintures avec leurs légendes en caractères gréco-barbares du moyen âge. Personne ne les lisait plus dans le pays. Là, il me montra mystérieusement une sainte dont le nom était très bien conservé. Je le lus facilement ; c'était celui de sainte Catherine, avec une invocation spéciale. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon hôte que les indications de trésors ne s'écrivaient pas en caractères aussi lisibles, sans quoi les fidèles de ce temps ne les auraient pas laissé arriver jusqu'au nôtre.

De là, nous nous rendîmes à la *Grotte de la Reine*, qui n'est autre chose qu'un tombeau d'ordonnance phénicienne, quoique portant une inscription grecque. Les Chypriotes attribuent à la reine Catherine Cornaro tout ce qu'il y a chez eux de quelque peu extraordinaire ; mais Emin-Effendi, qui était un fin lettré, m'assura qu'une légende beaucoup plus ancienne attribuait ce sépulcre à une princesse grecque, qui y avait fait inhumer son fiancé. Ce fiancé était le rival du satrape du roi de Perse, qui l'avait fait assassiner. Sommée d'épouser le meurtrier, la princesse avait demandé le temps de se faire construire un tombeau, puis elle s'était poignardée sur le sarcophage de son amant. Loin d'être touché de cette fidélité posthume, le satrape avait fait jeter les restes des deux amants à la voirie, et converti leur tombeau en sépulture publique.

Le soleil se couchait du côté de l'Europe, lorsque nous regagnâmes le konak. Au moment où nous en touchions le seuil, une femme turque, drapée dans son long voile blanc, se glissait dans les ruines comme un fantôme. Cette apparition me frappa.

« Pardieu ! m'écriai-je, si on la rencontrait à minuit, au clair de la lune, on pourrait bien la prendre pour une *péri*.

— Ah! ça n'est pas ce qui manque ici, répliqua Hussein-Aga.

— En savez-vous quelque chose? lui demandai-je.

— Moi, rien! dit l'intendant de la sultane validé. On prétend que je suis trop matériel pour elles. D'ailleurs, je ne veux rien en savoir, parce qu'on dit qu'elles portent le guignon; mais vous pouvez demander à Emin-Effendi pourquoi il ne s'est jamais marié.»

Le khodja, ainsi interpellé, rougit; puis il répondit:

«Je ne crois pas que les *péris* soient une création du génie musulman; vous autres de l'Occident, vous avez vos fées, et les Lusignan nous avaient apporté leur *Mélusine*, ou plutôt, ils nous l'avaient rapportée, car *Lusignan* et *Mélusine*, en phénicien, signifient *langue*. La seule différence qui existe entre nous est de n'avoir jamais brûlé ceux qui, à tort ou à raison, préfèrent le monde du rêve à celui de la réalité. Pour nous, les *péris* sont des génies immatériels, qui, sans posséder un corps, peuvent prendre l'apparence qu'ils désirent en se soumettant à certaines lois, qui leur sont imposées par les harmonies de leur nature. Ainsi, les *péris* n'apparaissent jamais que dans la nuit et la solitude; de sorte que le mortel qui a commerce avec elles, se trouve toujours dans l'impossibilité d'affirmer si ce sont des êtres *réels* ou *imaginaires*. Qu'importe, si les *péris* ont toutes les apparences de la vie et de la réalité, et si elles leur donnent toutes les joies que d'autres demandent aux plaisirs matériels et à la richesse! La seule *réalité* désirable est celle du bonheur. On dit que ceux qui ont commerce avec les esprits ne réussissent pas dans les affaires de ce monde. Quoi de plus naturel? Ils ne s'y intéressent point, parce que les *péris* ne coûtent rien. Quant à l'explication de ce phénomène, je crois qu'il faut la chercher dans notre divin Platon. A l'origine, nous avons été appareillés par couples androgynes. La fatalité nous a coupés en deux parties, dont l'une cherche toujours l'autre. Éveillés, nous ne nous appartenons point; les nécessités brutales de la lutte pour la vie nous rivent chacun à notre galère quotidienne. La nuit nous rend quelques heures de liberté, pendant lesquelles les deux moitiés peuvent se

rejoindre. Chacun pave la sienne suivant les richesses de son intelligence, et, de temps à autre, lorsqu'un de ces riches d'esprit laisse, par une indiscretion sublime, tomber un coin du voile qui cache sa mystérieuse maîtresse, le monde tombe à ses pieds et le proclame flambeau de l'humanité. Mais les *péris* ne hantent pas que ces intelligences semi-divines; toutes les natures rêveuses et contemplatives sont en état de recevoir leurs visites. En Occident, vous avez des anges gardiens; malheureusement, ils vous quittent avec l'enfance. Nous autres, nous savons prolonger la nôtre, de sorte que la *péri* reste la compagne de notre âge viril. Ce n'est pas un être sans sexe, comme l'ange, c'est une vraie femme; aussi quiconque est uni à une *péri* ne peut pas en épouser d'autre.

— Ainsi, vous croyez à la réalité des *péris*? dis-je au bon khodja.

— Distinguons! répondit-il. Je ne communique avec votre monde que par les revues grecques que me prête l'évêque de Paphos, et j'y recherche surtout des traductions de vos articles scientifiques. On y parle souvent d'un phénomène, que vos médecins nomment *vie seconde*. Par des causes dont ni eux ni moi ne sauraient rendre compte, certains sujets *rêvent tout éveillés*, et ne conservent plus aucun souvenir de cette période de leur existence quand ils sont rentrés dans leur état normal. Or, mon opinion est que cette période est aussi réelle que l'autre; elle n'en diffère que parce qu'elle ne peut faire appel aux mêmes témoins, ces témoins n'étant visibles que pour ceux qui possèdent la *vie seconde*. Ils les laissent donc au seuil du monde où se passe cette partie de leur existence. Mais, si je ne puis faire comme le roi Candaule; si je ne puis montrer à un autre Gygès la *péri* dont je suis aimé; si c'est une de ces maîtresses capricieuses et fantasques des mille et une nuits, qui viennent et qui s'en vont, sans vouloir dire qui elles sont, qu'importe si elle est belle et bonne, et si, chaque nuit, on la retrouve à son chevet!

— L'entendez-vous? me dit tout bas Hussein-Aga, il est fou à lier; nous ne le comprenons guère, nous autres grossiers mortels

de ce pays, et cependant il nous semble que ce qu'il dit là est beau, et nous avons du plaisir à l'entendre.»

Cette longue dissertation nous avait ramenés devant une table non moins copieusement servie que celle du matin. Le grand hanap d'argent circula de nouveau, pour céder encore la place aux chibouks et aux *fingianes* (tasses de café). Vers onze heures, Hussein-Aga et ses convives se retirèrent, me laissant maître du selamlik, dont le divan devait me servir de lit.

A cet effet, une jolie Grecque d'une trentaine d'années, qui tenait la maison d'Hussein, entra, suivie d'une ravissante Abyssinienne de quinze ans, portant des draps d'étoffe crépelée de coton et de soie, bordés de franges en verroterie de Venise. Elles jetèrent par-dessus une couverture de brocatelle de Damas, avec des danseuses brodées dans les angles; puis elles plantèrent un énorme cierge sur un chandelier d'église, et me souhaitèrent une bonne nuit.

VII

Ce selamlik était une espèce de pavillon complètement séparé du konak, presque en pleine campagne, ce qui aurait pu paraître peu prudent dans un pays infesté de brigands; mais ils ne s'approchaient point du logis d'Hussein-Aga, parce qu'il passait pour avoir le bras long.

Je n'avais donc qu'un simple loquet à tourner pour être dans la lande, et je n'avais que la route à franchir pour me trouver dans les ruines du temple.

Du temple lui-même, il n'en reste plus que quelques assises cyclopéennes; le surplus n'est qu'un amas de décombres informes; mais une lune, qui pouvait passer pour un demi-soleil, dessinait en noir ou en clair les profils élégants des aqueducs en ogive, dont les Lusignan avaient sillonné la plaine. Au fond, tout près, la mer resplendissait, rayée, dans toute sa largeur, par le spectre scintillant de la lune; on eût dit une longue traînée d'or, sur un bain d'argent vif. Pas un souffle de brise n'entre-choquait

le feuillage métallique des lentisques et des caroubiers, de sorte qu'on entendait très distinctement le mouvement calme et régulier du flot, semblable à la respiration d'un Titan endormi.

Je dus bien vite renoncer à me promener dans les ruines, à cause des pierres croulantes. Instinctivement, je me dirigeai vers la chapelle byzantine. La lune se glissait, impudente, à travers les crevasses de la voûte, et venait lutiner les barbes en pointe des saints, comme si la païenne avait voulu leur donner une reprise de la tentation de saint Antoine.

De loin, on entendait les aboiements des chiens de berger, ou les notes lugubres et saccadées du *koukoufiaou* (1).

Je m'assis sur le banc de pierre qui, suivant l'antique usage, flanquait la porte de l'église, et je me plongeai dans une torpeur qui n'était ni le sommeil ni le rêve, mais ce complet isolement des choses d'ici-bas. qu'Alfred de Musset cherchait au fond d'un verre empoisonné. Je me trouvais donc transporté, grâce à une trentaine de tasses de café absorbées pendant la journée, dans ce pays de l'*imaginaire* qui, pareil à la cloche pneumatique de Crooke, se peuple d'êtres d'une singulière activité et de visions d'une réalité surprenante, car tout cela n'est que notre propre spectre reflété par le miroir de la solitude, et les paroles qu'on y entend ne sont que notre propre voix que répercute l'écho. «Illusion!» dira-t-on. Mais, ces illusions, c'est nous; et qu'y a-t-il de *plus réel* que *nous*?

Les Orientaux nomment *kief* cette espèce de *nirwana*, et ont inventé toute espèce de moyens de se le procurer. L'un des principaux est le café; j'en avais bu plus qu'il n'en fallait pour faire déborder mon *hippocrène*. Aussi ne m'étonnai-je pas beaucoup d'improviser en vers comme Alfred de Musset, et je lançai aux *péris*, qui devaient fréquenter ces lieux, l'évocation suivante :

(1) Hibou.

La vague plaintive
 Berce en murmurant
 Thétis qui s'endort sur la rive.
 Artémise la blonde
 Se lève en semant
 Tout l'or de son écrin sur l'onde.
 Le fol zéphyr, se glissant sous le bois,
 Va lutiner sa nymphe et chuchote à mi-voix.

Alors Philomèle,
 A l'écho lointain,
 Redit sa douleur éternelle.
 L'amoureux prélude
 Fait taire soudain
 Tous les bruits de la solitude.
 Son chant s'égrène en perles dans la nuit.
 Que la pâle Léthé lentement envahit.

Déjà les étoiles,
 Flambeaux de la mort.
 S'allument dans ses sombres voiles.
 Tout dans la nature
 Se recueille et dort,
 Sauf le ruisselet qui murmure.
 Un ver luisant promène son fanal ;
 C'est Héro, dont Léandre attendait le signal.

Est-il temps, ma belle ?
 Vas-tu t'éveiller ?
 Entends-tu la voix qui t'appelle ?
 Péri, nymphe ou fée,
 Assez sommeiller ;
 Ton bain est prêt dans la rosée.
 Bravant les traits de ton arc argenté,
 Un nouvel Actéon veut surprendre Astarté.

J'avais chanté ces strophes sur un air de Schubert. Jugez de ma surprise, lorsque, du fond de l'église, une voix enfantine me répondit sur un air grec très en vogue à cette époque :

Surprend, si vouloir toi,
Franc, tête folle.
Ah! pas farouche moi.
Donner parole.

Mais, point d'arc argenté,
Flèche assassine.
Moi, modeste beauté,
En crinoline.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la nature de cette voix. Ma *péri* ne pouvait avoir que le teint plus ou moins chocolat d'une fille de Chain. J'en étais là de mes réflexions, lorsque je reçus sur mon turban une mandarine trop mûre, lancée d'une main trop sûre.

Malo me petit, Galathea puella.

Elle voulait fuir, sans doute, vers les saules.

«Parbleu! dis-je, si ce n'est pas une *péri*, c'est peut-être sa servante.»

Et je me précipitai dans l'église.

Galathée ne prit pas la fuite vers les saules. J'appréhendai, sans résistance, un fantôme voilé dont le bas finissait en cloche à melon. Dessous se trouvait la petite Abyssinienne qui avait fait mon lit.

«Ton nom? lui dis-je brusquement.

— Moi avoir plusieurs noms.

— Il ne m'en faut qu'un.

— Zoë.

— Que faisais-tu au konak?

— Je suis au service de lady Danaë.

— D'où es-tu ?

— De Massaoua ; moi venir d'Alexandrie.

— Que me veux-tu ? »

L'Abyssinienne me regarda d'un œil langoureux. Mais je n'eus pas l'air de comprendre, et, lui collant un souverain sur le front, je lui dis d'un ton impérieux :

« Conduis-moi à ta maîtresse. »

La fillette me regarda ébahie, puis elle partit d'un éclat de rire et me répondit :

« Moi vouloir bien, si toi vouloir laisser bander les yeux.

— Eh bien, bande-moi les yeux. »

Zoë sortit de sa poche un mouchoir parfumé, garni de dentelle, qu'elle me noua solidement derrière la tête ; puis, après m'avoir fait jurer que je ne chercherais point à l'enlever avant qu'on ne m'en donnât la permission, elle me prit par la main et m'entraîna dans une direction inconnue. Cependant, comme le murmure de la mer se rapprochait, je jugeai que nous retournerions au konak. Nous descendîmes des degrés, que je pris la précaution de compter ; il y en avait cinquante. Après quoi, j'entendis une porte s'ouvrir, laissant échapper une atmosphère parfumée, et une voix féminine d'un timbre adorable me dit, en grec classique :

« Ote ton bandeau. »

Mais, loin d'user de la permission, je restai fou de terreur, cherchant instinctivement une issue dans la muraille, car, cette voix, je l'avais entendue trois ans auparavant, au chevet d'une mourante. C'était celle d'une fille admirablement belle, que j'avais follement aimée ; la première. J'étais pauvre ; elle était aussi ambitieuse que belle. Un boyard me l'avait enlevée, en lui promettant d'en faire une *étoile* dramatique. Elle avait débuté sur la scène avec éclat ; le bruit de ses triomphes était venu me poursuivre jusqu'au fond de ma solitude. Puis, tout à coup, le silence s'était fait autour de cette idole d'un jour, et je l'avais presque oubliée, lorsqu'une servante de garni était venue me chercher de

la part d'une inconnue. Dans un bouge se mourait une pauvre délaissée. Abandonnée de tous, elle s'était souvenue de moi, et j'étais accouru pour lui pardonner et lui fermer les yeux.

Mais cette scène navrante avait profondément ébranlé tout mon être physique et moral, et, pour reprendre possession de moi-même, j'avais obtenu d'être envoyé à Corfou.

Jugez de ma terreur, lorsque, au fond d'une solitude si lointaine, j'entendais cette voix que je croyais à jamais éteinte.

Pendant ce temps, des doigts très effilés, que je n'osais repousser tant j'avais peur de les toucher, se glissaient fort délicatement derrière ma nuque et dénouaient le bandeau.

O comble de l'épouvante ! C'était bien elle ; je le croyais du moins. Elle, fraîche, souriante, admirablement belle, avec son profil idéal. Elle, que j'avais clouée moi-même dans la bière, je la retrouvais impudente de santé ; c'était horrible !

« Fanny ! m'écriai-je.

— Mon ami, répondit-elle avec une adorable impertinence, entre cette Fanny et moi il n'y a rien de commun qu'une ressemblance qu'elle m'avait volée. Je comprends votre trouble, et je l'excuse ; mais rassurez-vous, je ne suis pas Fanny. Je suis une amie que vous ne reconnaissez point. Je me nomme Danaë, et je n'ai pas besoin de vous demander votre nom. La présentation est faite ; asseyons-nous, et causons. »

Elle me prit par la main et me conduisit à un divan recouvert d'une peau de panthère, qui occupait le fond d'une pièce voûtée, ornée de peintures dans le style égyptien. Ce divan, avec la lampe d'argent suspendue à la voûte, était le seul mobilier de ce tombeau, car je reconnaissais parfaitement la disposition d'un hypogée chypriote.

La toilette de Danaë était en parfaite harmonie avec le funèbre local. Elle portait une longue tunique savamment plissée, à l'aide du fer. Un voile couvrait sa tête et ses épaules. Un cercle d'orfèvrerie lui ceignait le front, et un collier de pierreries ruisselait sur sa poitrine. De lourds bracelets entouraient ses bras, jusqu'aux courtes manches de son khiton, retenues aux épaules par de

grosses émeraudes. Ses cheveux, d'un blond cuivré, étaient divisés de chaque côté en trois lourdes torsades crépelées tombant librement, et ses pieds nus n'étaient protégés que par des sandales de pourpre, rattachées aux chevilles à l'aide d'un système très compliqué de bandelettes de même couleur.

Réalité ou fantôme, cette petite maîtresse du temps de Darius se prêtait, avec une merveilleuse complaisance, à un examen qui ne pouvait que lui être favorable. Quand j'eus achevé, elle me dit :

«Maintenant, me reconnais-tu ?

— Je ne reconnais que Fan...»

Elle ne me laissa pas achever.

«Ingrat ! s'écria-t-elle, tu ne reconnais que celle qui t'a préféré le plus vulgaire des boyards, et tu n'as gardé aucun souvenir de la chaste fiancée qui, pour rester fidèle à ton souvenir, s'est poignardée sur ton tombeau.»

Malgré l'incroyable terreur que m'inspirait sa ressemblance avec une morte, je ne pus retenir le plus irrévérencieux des éclats de rire.

«Moi, fiancé et assassiné ! m'écriai-je. Et par qui ? ô mon Dieu !

— Par l'odieux Prasondata, satrape de Darius.

— Alors, c'est l'histoire que m'a contée Émin-Effendi ?

— Notre propre histoire, cher ami.

— Et vous n'avez pas oublié le nom que vous portiez alors ?

— Je te l'ai dit, Danaë.

— Puisque vous avez si bonne mémoire, pourriez-vous me souffler le mien que je ne me rappelle plus du tout, oh ! mais, du tout ?

— Tithon.

— Tithon et Danaë ! Bien, j'y suis ; tu es la nuit, je suis le jour, et je viens tous les soirs me rajeunir avec toi, ma bonne petite femme.

— Oui ! mon volage petit mari, c'est moi qui t'attends toujours fidèle, qui te reçois tout meurtri ou tout abruti, comme ce

soir, des luttes ou des orgies de la journée; le plus souvent maussade, désespéré, insupportable. C'est moi qui te couche, qui te berce et qui t'endort, pour que tu te réveilles, le lendemain, frais et dispos, prêt à courir après toutes les folles créatures dans lesquelles tu crois retrouver quelque chose de moi. Aussi, je te pardonne tes infidélités, parce que tu n'aimes que moi dans les autres.

— Il y a donc bien longtemps que nous nous connaissons ?

— Depuis que le monde est monde. Des deux moitiés qui composent notre être, je suis la meilleure, et, si tu ne me vois pas plus souvent, c'est que ma forme ne peut se dessiner avec netteté que dans le recueillement. Les ténèbres de l'enfance et les emportements de la jeunesse m'avaient presque effacée de ton souvenir; je suis la compagne de l'âge mûr et la consolation des vieilles années. Car, dans le miroir de mes yeux, tu te reverras toujours jeune. Mon vrai nom, tu l'as lu dans Rabelais: je suis *Entelechia*, ou, si lu le préfères, *l'Éternité*.

— Mais tu m'as dit que tu t'appelais Danaë ?

— C'est la même chose. Danaë veut dire la durée, ce qui doit s'entendre de la tienne. Tu es, donc tu as été, donc tu seras. Je suis ton passé et ton futur.»

J'en étais arrivé à un tel point d'hallucination que, sans hésiter, je répondis en vers :

Maîtresse inconnue,
Austère Junon,
Mes bras ne pressent-ils qu'une nue ?
N'es-tu que le rêve
Perfide d'Ixion ?
As-tu le corps des filles d'Ève ?
L'enfer n'a-t-il vomi, dans mon sommeil hanté,
Qu'un fantôme de morte en ses flancs enfanté ?

Pâle Galathée,
Suis-je Pygmalion

Ranimant une vaine image ?
 Es-tu nymphe, fée,
 Fille d'Albion,
 Moqueuse lady de passage,
 Mystifiant un passant sur sa route jeté ?
 Que m'importe après tout rêve ou réalité.

Si jusqu'à l'aurore,
 Reine de mon cœur.
 Tu veux me tromper encore,
 Et si je m'enivre
 De tant de bonheur
 Que nul ne voudrait y survivre !
 Philtre d'amour céleste, ou breuvage de mort,
 Si tu remplis ma coupe, ah ! verse jusqu'au bord !

« Il paraît que nous sommes à l'Opéra-Comique, répondit Danaë en souriant. Mais il me semble que tu te trompes sur ma nature. Je ne suis pas la fée de la vingtième année ; j'ai, à la fois, plus d'indulgence et d'affection. Tu m'as tellement habituée à tes extravagances, que je ne m'en fâche point.

Cette éternelle fiancée,
 Qui jadis te donna sa main,
 Chaque nuit doit jusqu'au matin,
 Compagne sûre et dévouée,
 Veiller auprès de son ami,
 Écartant du bout de son aile,
 Peines, tristesses et souci.
 C'est le serment que la *Péri*
 En ce moment lui renouvelle.

Maintenant, ajouta-t-elle, il se fait tard, et Zoë va te reconduire où elle t'a pris.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Quand tu voudras. Songe bien à moi avant de t'endormir, et j'apparaîtrai.»

L'étrange apparition m'embrassa chastement comme une sœur. Zoë me remit le bandeau sur les yeux et me reconduisit où elle m'avait pris, c'est-à-dire à la porte de la chapelle. Je le crus du moins; mais la vérité m'oblige à confesser que je fus réveillé, dans mon lit, par l'entrée d'Hussein-Aga. Le brave garçon venait me chercher pour me conduire auprès de lady Danaë Treville. Cette dame était arrivée la veille et demandait à me parler.

Je m'habillai à la hâte, ému comme vous pensez. En sortant de mon selamlik, je vis, sous un arbre, une grosse dame assise au pied d'un caroubier; l'Abyssinienne lui servait du chocolat. C'était lady Danaë Treville. Elle n'avait jamais été belle, et elle avait dépassé la cinquantaine; mais elle avait connu ma mère, et elle me demandait de lui servir de chevalier jusqu'à Alexandrie, puisque nous voyagions dans la même direction. C'était une complaisance que je ne pouvais lui refuser.

Restait Zoë. Lorsqu'elle vint enlever mon lit, je la retins en lui collant une seconde guinée sur le front; je l'interrogeai. Elle me répondit, non sans rougir à travers sa jolie peau cuivrée, qu'en effet, me voyant très surexcité, la veille, elle m'avait suivi; que je lui avais demandé à être conduit à lady Danaë, et que cette proposition lui avait paru si folle, qu'elle m'avait bandé les yeux et m'avait tout bêtement conduit à mon lit, sur lequel j'étais tombé comme un sac de noix.

«Et après?»

— Après, vous aviez la fièvre, car vous parliez beaucoup, tout en dormant. Vous m'aviez donné une guinée; je vous ai soigné jusqu'au matin, et, puisque nous allons voyager ensemble, je vous soignerai bien, car vous me plaisez et vous êtes généreux.»

Sur ce, la jolie fille me baisa la main à l'orientale. Elle tint parole, et je n'eus qu'à me louer d'avoir accompagné lady Danaë, car elle était parente de lord Palmerston et toute-puissante. A mon retour en Angleterre, on me remit mon brevet de capitaine; jamais campagne ne m'a autant rapporté.»

A peine le vénérable sir Guy avait-il terminé cet excentrique récit, que le serviteur indien de lord Ewald entra pour lui remettre un télégramme.

Il ne contenait que ces mots :

Lisbonne. Lord Ewald, Athelwood. Expédié colis Edison.
ALICIA CLARY.

VIII

«Je ne sais pourquoi, dit le major, ce télégramme si simple me produit un effet aussi singulier ; mais je m'attends à une aventure encore plus fantastique que celle que je viens de vous raconter.

— Et voyez-vous toujours lady Danaë ? demanda le jeune homme.

— Presque tous les soirs, répondit le vétéran ; et heureusement, car, chaque fois qu'elle vient, elle me rapporte une jeunesse sans laquelle la vie n'est pas supportable. Si vous saviez comme c'est triste de se voir vieillir ! »

Le précieux colis devait mettre quatre jours pour aller de Lisbonne à Southampton, et vingt-quatre heures, par grande vitesse, pour arriver de là à Athelwood ; ce délai laissait aux deux amis le temps de résoudre une question d'une haute gravité, surtout en Angleterre. Il fallait, à tout prix, le soustraire à la curiosité des domestiques. Il n'y avait qu'un moyen, le jour de l'arrivée, lord Ewald les emmena tous à Édimbourg, sous prétexte de renouveler leurs livrées. Sir Guy resta avec le suisse, dont on croyait être sûr. A l'aide des hommes de la gare, le colis, qui était très lourd, fut hissé par l'ascenseur, puis déposé dans la chambre à coucher de lord Ewald. Sir Guy dit aux gens qui l'avaient assisté dans cette fatigante opération, que c'était un piano droit. Il fit briser, avec précaution, la caisse extérieure de camphrier qui protégeait le cercueil d'Hadaly, et il constata avec plaisir que l'eau de mer ne l'avait en rien détérioré.

Avant de procéder à ces préliminaires, le suisse était monté lui-même pour dire quelques mots à l'oreille du major. Il en était résulté un colloque, à la fin duquel sir Guy avait dit au concierge :

« C'est entendu, je me rendrai au lieu indiqué. »

Mais, au retour de lord Ewald, il ne lui avait pas dit un mot de ce qu'il semblait avoir arrêté avec le susdit suisse. Le vieux gentleman avait cependant passé presque toute sa journée hors du château et il n'y était rentré que fort tard, le visage tout à fait rayonnant, comme quelqu'un qui se trouverait très satisfait de l'emploi de son temps.

Lord Ewald n'était revenu que le lendemain à midi, avec toute sa maison. Sir Guy lui montra le colis mystérieux, soigneusement installé sur un tapis au milieu de la chambre à coucher. Tous deux s'assurèrent que des scellés en parchemin portant le cachet du grand électricien, joint à celui du seigneur d'Athelwood, étaient parfaitement intacts. Celui-ci pouvait donc être certain que son secret n'avait pas été violé. Plus curieux qu'une fille d'Ève, il avait bien envie de s'enfermer chez lui à double tour et d'ouvrir cette nouvelle boîte de Pandore ; mais son vieil ami lui fit observer que, dans la libre Angleterre, la liberté n'existe pas dans un château peuplé de cinquante gens de livrée, car il s'en trouve toujours d'occupés à regarder par les trous de serrure, même lorsque la police ne les paye point pour cela. Si l'un de ces pleutres venait à soupçonner cette façon de cercueil de contenir un cadavre, il ne manquerait pas de le dénoncer. La justice voudrait mettre son nez dans l'affaire, et il en résulterait l'obligation de fournir au public l'explication du chef-d'œuvre d'Édison, ce qui donnerait lieu aux *potins* les plus insipides.

C'était d'une telle évidence, que le jeune lord consentit à remettre l'ouverture du grand coffre d'ébène après le dîner, c'est-à-dire au moment où il ne resterait plus dans le pavillon que lui et son hôte, et que, pour plus de sûreté, ils auraient immobilisé l'ascenseur.

«D'ailleurs, fit observer sir Guy, je vous ai toujours dit que vous alliez au-devant d'une désillusion, car, bien qu'Édison soit un homme d'une habileté incontestée, je vous avouerai que je ne crois point à son Andréide, ou du moins je n'y crois point en dehors de ses manipulations directes et surtout de celles de son auxiliatrice, Mrs. Anderson. Je vous ai raconté mon aventure dans un hypogée de Paphos; c'était mille fois moins fantastique que votre scène avec Hadaly. Mon opinion est que vous étiez vous-même sous l'influence d'une *suggestion très puissante de l'auxiliatrice*, et que vous avez rêvé tout ce qui s'est passé entre vous et l'automate.

— Peu importe, si j'ai été débarrassé de miss Alicia.

— Et pourquoi teniez-vous tant à être débarrassé de cette pauvre fille? Vous m'avez montré ses photographies; c'est véritablement une beauté rare, très rare.

— Oui! mais d'une bêtise encore plus rare.

— En êtes-vous bien sûr? Vous m'avez cité un mot d'elle qui annonce une certaine finesse, et la lettre dans laquelle elle vous raconte son naufrage n'est pas si sotté, dans la partie narrative. Il est bien difficile qu'une belle âme n'accompagne pas un beau visage; aussi je soupçonne fort celle d'Alicia d'être restée à l'état de chrysalide. Accordez-lui quelques soins vulgaires, et je ne doute pas qu'il en sorte un délicieux papillon; mais vous êtes riche et, par conséquent, habitué à ce que les cailles tombent dans votre assiette toutes rôties.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends que vous n'avez fait aucun effort pour dégager la pauvre âme d'Alicia de sa coque.

— Excusez, sir Guy; je lui ai donné les meilleurs maîtres de chant, de danse, de style, d'équitation, etc.

— Aussi chante-t-elle suffisamment pour aborder la carrière dramatique, danse-t-elle gracieusement, monte-t-elle très bien à cheval et met-elle l'orthographe!

— J'en conviens. Mais tout cela ne la rend pas plus amusante en tête à tête.

— Parce que tout cela n'a rien à voir avec son âme, et que, dans les choses du cœur, elle ne pouvait pas avoir d'autre professeur que vous-même. Or, vous ne lui avez rien appris, vous n'avez rien voulu lui apprendre. Vous avez pris cette pauvre fille dans un milieu sordide; c'était une rose poussée sur un fumier. Elle avait été victime de sa simplicité, et vous l'avez achetée comme un sac de blé. Elle a apporté chez vous les façons de sentir et de s'exprimer du milieu vulgaire dans lequel elle avait été élevée. Ces façons et ces expressions vous blessaient, à ce point que, pour vous soustraire à ce supplice, vous avez voulu vous brûler la cervelle. N'était-ce pas plus simple de dire à Alicia: «Mon enfant, une personne bien élevée ne s'exprime point ainsi; on laisse ces façons de «penser aux gens de village.» Le lui avez-vous jamais dit?

— Certes non. Est-ce que cela se fait dans notre monde? Je renvoie mes domestiques quand ils ne me servent pas à mon goût; mais jamais je ne leur fais une observation qui pourrait passer pour désobligeante. C'est de règle dans la gentry.

— Mais comment vouliez-vous qu'elle devinât ce qui est de règle dans la gentry? Sa situation irrégulière lui interdisait tout rapport avec les femmes de ce monde, et les hommes que vous lui permettiez de voir sont parfaitement insensibles à l'éducation d'une femme de plaisir, pourvu qu'elle soit belle. Si, cependant, vous aviez jeté au rebut un diamant d'une inestimable valeur, parce qu'il était brut et que vous n'avez pas su le tirer de sa gangue, ne le regretteriez-vous pas éternellement?

— Alicia a dû épouser son révérend; c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

— C'est possible; mais je n'en crois rien, et j'ai dans l'idée qu'elle aura accepté les propositions du Portugais. Celui-là va faire tailler le diamant, lui donner une splendide monture, puis il passera dans le commerce et montera de prix, de vente en vente. C'est le propre des objets d'art. Or, connaissez-vous de plus bel objet d'art qu'une beauté comme celle d'Alicia? Vous l'avez dédaignée avant qu'elle fût passée par les mains du lapidaire; vous

la rachèterez un jour très cher — si elle veut bien daigner se laisser racheter.»

Lord Ewald n'avait jamais été bien guéri de son amour pour Alicia, et les reproches de son vieil ami étaient cruellement vrais; il n'avait rien fait pour l'élever à son niveau. En vertu d'un sentiment très commun dans les natures raffinées, il aimait mieux la critiquer et la trouver insupportable que de se donner la peine de la redresser. Ne laissait-il pas ce soin à ses valets pour ses chiens favoris?

«Si elle avait eu pour moi quelque affection, objecta-t-il timidement, elle se serait redressée toute seule.

— Assurément, répondit l'impitoyable Guy de Veyre; mais par quoi avez-vous cherché à la mériter, cette affection? Vous l'avez achetée comme une esclave, et une esclave n'aime point son maître, s'il ne cherche pas à lui faire oublier cet esclavage. Vous ne vous êtes jamais posé, vis-à-vis d'elle, que comme un protecteur provisoire, qui la renverrait à la première occasion, avec *un cadeau*. Ne sont-ce pas les termes mêmes de votre marché?

— Je n'en disconviens pas.

— Ce contrat était-il de nature à la relever à ses yeux et aux vôtres?

— Devais-je rien de plus à une fille qui m'arrivait après une faute dont je n'étais pas responsable? Je l'avais ramassée sur la grande route...

— Blessée et foulée aux pieds... Ali! vous n'avez pas été le bon Samaritain, au moins pour ce qui était de l'âme. Vous n'avez pas cherché à guérir ses plaies. Rien ne vous y obligeait, d'accord, alors pourquoi avoir voulu vous suicider pour une créature qui ne vous avait rien refusé, puisque vous ne lui aviez rien demandé? Ah! c'est qu'avec votre orgueil de lord cent fois millionnaire, vous vous dites: «Ne suis-je pas riche? Ne suis-je pas beau comme Adonis? Ne dois-je pas être adoré comme le soleil, parce que je suis soleil?» Eh bien, c'est précisément parce que vous êtes un Adonis que cette pauvre petite bourgeoise ne

vous aimait pas. Elle s'était laissé prendre par un faune rustique, ni très jeune, ni très riche, précisément parce que c'était un faune. *Les jeunes filles n'aiment pas les efféminés.*

— Sir Guy! interrompit violemment le lord, est-ce que vous tenez absolument à échanger ensemble une couple de balles?

— Cela se peut, car, bon gré, mal gré, vous m'entendrez jusqu'au bout. Le type efféminé est le type aristocratique par excellence; il est loin d'être incompatible avec la virilité. Alcibiade, Alexandre, César, Napoléon, étaient des efféminés. Je ne considère donc pas cette qualification comme une injure. Je constate seulement que ces types ne plaisent pas aux jeunes filles. Joséphine Beauharnais n'était pas de la première jeunesse, lorsqu'elle se coiffa de cette espèce de demoiselle corse, qui avait la stature et la délicatesse d'une fillette. Aussi avez-vous inspiré, paraît-il, un amour profond à Mrs. Anderson, qui était une femme de trente ans; tandis qu'Alicia vous subissait comme un maître, et un maître indifférent.

— Mais je ne l'étais point, puisque j'ai voulu me tuer à cause d'elle.

— Qu'en savait-elle? Si vous vous étiez donné la peine de vous faire comprendre, elle vous aurait aimé; et, qui sait? peut-être se cachait-elle à elle-même un amour dont elle n'avait pas conscience, et qui n'a pu se manifester qu'après le mépris que vous lui avez témoigné.

— En ce cas, elle serait revenue.

— Avec votre colis Edison, qui lui a toujours été suspect? C'est lui supposer bien de l'abnégation.

— Soit! Mais qu'avez-vous à me conseiller?

— Rien. Je tenais à vous prémunir contre les sentiments qui peuvent vous assaillir, lorsque vous vous serez convaincu qu'une *Andréide*, fût-elle de la main du plus grand électricien de l'Amérique, ne peut être qu'une mystification. Vous avez voulu vous tuer pour une jolie fille, ce qui n'était déjà pas fort spirituel; je ne veux pas que vous vous brûliez la cervelle pour un automate.»

En ce moment, la cloche du château sonna le premier coup du dîner. Bien qu'il fût servi dans les petits appartements du lord, et pour deux personnes, le même cérémonial était observé que pour un festin de cinquante couverts. En conséquence, sir Guy de Veyre passa dans sa chambre pour se mettre en habit noir, pendant que le lord en faisait autant de son côté. Lorsqu'ils se retrouvèrent à table, le major jeta un regard furtif sur une vitrine qui était le plus bel ornement de cette salle à manger. Elle contenait une parure grecque complète, trouvée dans un tombeau de l'Asie Mineure. Cette parure se composait d'une couronne d'or repoussé, représentant des sphinx et des églantines; de bracelets de même matière et de même travail, et d'un collier d'une richesse inouïe, composé de pierres gravées, montées en or; plus, deux énormes agrafes de même, destinées à retenir le *khiton* sur les épaules. Lord Ewald avait payé cette parure 20 000 livres sterling; elle était unique au monde. Il l'avait fait mettre dans cette pièce pour l'admirer deux fois par jour, et il fallait qu'il fût terriblement distrait pour ne pas voir qu'elle avait été enlevée.

Le repas fut silencieux; il ne mangeait que du bout des dents, tandis que son convive paraissait d'un excellent appétit et sablait son sherry en homme pleinement satisfait de lui-même.

Enfin le moment vint où les domestiques se retirèrent. Lord Ewald enchaîna lui-même l'ascenseur, pont-levis moderne de son donjon, et, prenant le bras du major, il l'entraîna vers le coffre où devait dormir Hadaly.

IX

Il était huit heures et demie du soir; mais le soleil de juin, par cette latitude septentrionale, n'avait pas encore plongé sous l'horizon; son disque rouge lançait horizontalement des rayons pâles, qui venaient mourir sur l'ébène du coffre.

Lord Ewald était tellement agité qu'il essaya vainement d'introduire la clef d'argent dans la serrure ; il la tendit, découragé, au major.

Celui-ci plus méthodique commença par briser les scellés, puis il introduisit la clef dont le pêne fit grincer un ressort. Alors saisissant la poignée du couvercle, il essaya de le soulever ; mais la caisse était si hermétiquement fermée, qu'il s'était produit une adhérence entre ses deux valves. Le major dût prendre un couteau à lame mince et flexible qu'il introduisit de force dans la garniture et promena tout autour. Alors le couvercle, mu par un ressort, se souleva de lui-même, et une âcre senteur de moisi, mêlé au parfum de l'atargull, répandit dans toute la pièce une odeur véritablement suffocante.

Cette senteur de moisi n'annonçait rien de bon ; lord Ewald devint plus pâle encore ; le major fit une grimace dédaigneuse. A travers une sorte de suaire en gaze de soie, on distinguait vaguement un fantôme féminin, vêtu d'une robe de satin bleu de ciel, celle-là même que portait l'*Andréide* le soir de cette conversation mémorable qui avait guéri le pauvre lord d'une folie par une autre. Le couvercle, en se soulevant brusquement, avait quelque peu dérangé le suaire et la robe, ce qui laissait apercevoir une jambe de nymphe chaussée d'un bas de soie incarnat et de souliers à rosettes.

Le major prenant le suaire à poignée l'arracha brusquement. Ce qu'il découvrit était tellement horrible, que lord Ewald faillit tomber à la renverse, tandis qu'il partait, au contraire, d'un formidable éclat de rire, en s'écriant :

« Parbleu, je l'avais prévu. Je voudrais bien savoir la différence qu'il y a entre une *Andréide* et un fromage de Brie. »

En effet, le visage et le cou de la malheureuse Hadaly étaient entièrement couverts par une moisissure du plus beau vert, tout à fait semblable à celle d'un fromage de Brie oublié au fond d'une armoire. C'était à la fois ridicule et terrifiant, car le chef-d'œuvre du grand électricien ressemblait à tout ce qu'il y a de plus repoussant en fait de putréfaction cadavérique.

«C'est cependant riche en couleurs, un vrai arc-en-ciel, continua impitoyablement le major.

— Pour l'amour de Dieu ! refermez cette pourriture, que je ne la voie plus, s'écria lord Ewald dont le cœur se soulevait.

— Bah ! répliqua flegmatiquement sir Guy, on voit bien que vous n'avez pas moissonné de lauriers sur un champ de bataille, huit jours après la victoire. C'est cependant la faute du grand électricien ; s'il avait lu les travaux de M. Pasteur, il aurait songé à stériliser l'air qu'il enfermait dans cette coquine de boîte, et son *Andréide* ne se serait pas transformée en une couche de champignons. Mais, après tout, le mal n'est pas grand, continua-t-il en s'emparant d'une éponge sur la toilette du lord, et, l'ayant imbibée d'eau, il lava soigneusement le visage de l'*Andréide*. Malheureusement, avec les maudits champignons, il enlevait la fleur de l'épiderme artificiel de la disgraciée créature, qui apparut grêlée comme une écumoire. Ça n'est pas beau ! continua-t-il en la contemplant. Mais il n'y aura qu'à la renvoyer à son auteur, pour qu'il lui refasse son visage. Ah ! voici le vase du bichromate de potasse qui doit la ranimer.

— Gardez-vous bien de la ranimer, s'écria le lord au comble de l'écœurement.

— En effet, répondit sir Guy, lorsque don Pedro fit exhumer, au bout de vingt ans, la malheureuse Inès de Castro, et força ses courtisans à lui baiser la main, elle ne devait pas être plus épouvantable que ce sinistre mannequin. Mais après tout, ce n'est qu'un enfantillage, et il faut aller jusqu'au bout.»

En même temps, il prit une cuillère d'argent et introduisit dans la bouche de la morte quelques cuillerées de bichromate, puis il saisit l'une de ses mains et pressa au hasard une bague.

L'effet fut si épouvantable que lui-même en recula. L'*Andréide* ouvrit les yeux, se redressa péniblement sur les poignets et allongea une jambe hors du coffre, comme pour en sortir.

Mais, au même moment, on entendit un sinistre craquement et l'automate s'affaissa, foudroyé, au fond de son cercueil, dans une pose grotesque, une jambe en l'air montrant la jarretière.

« Rien de plus naturel, grommela le major, l'humidité, qui a fait pousser les champignons, a rouillé tout ce qui était en fer dans cette machine et ça ne fonctionne plus. Le grand électricien s'imaginait avoir enfanté une œuvre presque immortelle, et à la seconde représentation elle est hors de service. Demain, mon cher lord, nous réexpédierons cette mécanique à Edison; il n'y a que lui qui puisse la faire fonctionner.

— Si nous la jetions immédiatement au fond de la mer! murmura le lord.

— Comme vous y allez! objecta vivement son hôte. On voit bien que vous n'avez pas pâti des années pour faire vivre cette créature une heure. Il y a un instant, vous la prisiez trop haut; maintenant vous ne l'estimez plus ce qu'elle vaut. Que ce soit une poupée ou une femme, vous êtes toujours le même personnage, injuste, ennuyé, quinteux, parce que vous n'avez jamais gagné le pain que vous mangez, et que vous ignorez la valeur de la sueur du peuple dont est cependant faite votre fortune. Soyez donc un peu plus respectueux envers cette morte; si le spectre de Mrs. Anderson l'accompagne, comme j'en ai la certitude, elle vous en récompensera peut-être par un second entretien aussi aimable que celui dont vous avez gardé un si profond souvenir. Je vous le répète une fois de plus, elle n'a pas besoin de tous les artifices du grand électricien pour se manifester à vous avec toutes les apparences de la plus saisissante réalité. Il suffit d'achever dans votre esprit une raréfaction qui me semble suffisamment avancée, et la nuit ne se passera pas sans que vous ayez quelque chose à me raconter demain. »

Sur ce, il réintégra pieusement le cadavre d'Hadaly dans son cercueil, et après avoir fermé le couvercle, il allait se retirer, lorsqu'il remarqua le costume de lord Ewald. C'était l'habit de soirée qu'il avait passé pour se mettre à table.

« Mon cher lord, lui dit-il, chaque monde a ses usages; sachez que les *péris* n'aiment pas les habits noirs. »

Sur ce, il ouvrit un tiroir de commode et en tira une chemise de soie, avec une longue robe persane et une paire de superbes

babouches. Le jeune lord s'en laissa revêtir tout en maugréant. Cependant son persécuteur l'ayant forcé de se mirer dans une glace, il lui fut impossible de ne pas convenir que cette robe et cette chemise lui allaient à ravir. Alors, fier de son ouvrage, sir Guy lui donna un vigoureux *shake hands* et se retira en fredonnant l'air du *Démon des nuits*, qu'il avait appris quarante ans auparavant.

X

Resté seul, lord Ewald alla s'accouder à la balustrade de sa fenêtre. C'était une espèce d'échauguette en pierre découpée à jour, qui faisait saillie sur la muraille, à plus de cent mètres au-dessus de la mer.

La nuit était venue, belle, mais assez obscure, parce qu'on était au dernier quartier de la lune. En revanche, les étoiles étaient très brillantes et le flot très calme; à peine l'entendait-on se heurter sourdement contre la falaise à pic.

Lord Ewald se sentait extraordinairement las et hors d'état de réfléchir. S'il eût été de sang-froid, la mésaventure de son Hadaly lui aurait rappelé celle de sainte Soucy qui, pour échapper aux poursuites amoureuses d'un prince barbare, obtint de la Vierge qu'elle lui fit pousser dans la nuit une barbe de sapeur. Si violente fut la désillusion de son amoureux, qu'il la fit crucifier; et, certes, lord Ewald (le doux lord Ewald) en aurait bien fait tout autant, s'il n'avait pas eu peur qu'on se moquât de lui dans les gazettes. Faute de mieux, il pestait silencieusement contre Edison, Alicia, et surtout Guy de Veyre qui lui semblait jouer dans tout cela un rôle passablement méphistophélique. Cependant peu à peu la tempête qui bouillait dans son crâne s'apaisait, le sommeil le gagnait, et il allait fermer sa fenêtre, lorsque deux mains moites et parfumées s'appuyèrent sur ses épaules.

Ah! il se les rappelait, ces mains d'Hadaly qui, deux mois auparavant, s'étaient appuyées sur les mêmes épaules; et maintenant elle gisait là inerte et défigurée. S'était-elle relevée de son

cercueil? non. Ces mains n'étaient pas les siennes; elles ne portaient aucune bague, elles étaient longues, pleines et souples comme celles d'Alicia. Alicia? allons donc, en ce moment elle voguait vers la Nouvelle-Calédonie avec un révérend crasseux, ou elle recevait à Lisbonne les hommages du comte de Coêlhos. Pas distinguée, cette pauvre Alicia! Mais elle était docile et tranquille, et elle peuplait sa solitude; franchement on pouvait s'en contenter. Il fallait en faire son deuil et faire bon accueil à celle qui, dans ce monde, s'était nommée Mrs. Sowana Anderson. *Sowana*, le cygne! C'était son chant qu'il avait entendu dans le parc d'Édison.

Pendant ce temps, les mains mystérieuses s'étaient rapprochées insensiblement de son cou laissé à découvert par sa chemise orientale, de sorte qu'elles se trouvaient à nu sur sa chair, l'inondant de leurs effluves magnétiques.

Lord Ewald frissonna. Il saisit brusquement les deux mains et les baisa l'une après l'autre, puis il les tira doucement à lui. Deux bras, nus jusqu'aux épaules, glissèrent le long de son cou, en refoulant de lourds bracelets. Il y avait un corps, au bout de ces bras, un corps très vivant et très souple, et, dans ce corps, un cœur qui battait très fort. Mais Guy de Veyre lui avait tant rabâché le chapitre des *péris*, qu'il n'y trouva rien d'étonnant. Il se retourna, et prenant le spectre par la taille, il l'assit à côté de lui sur le banc de pierre qui faisait intérieurement le tour de l'échauguette. Le spectre n'opposa aucune résistance, il s'affaissa mollement sur l'épaule qui le soutenait et se mit à pleurer silencieusement.

Outre que la lune éclairait fort peu, le groupe était assis de façon à lui tourner le dos; lord Ewald ne distinguait donc rien de la personne de sa nocturne visiteuse. Mais comme son bras était passé autour de sa taille, il ne pouvait pas faire autrement de constater que sa toilette qui semblait très riche, n'avait rien de commun avec celle d'une Anglaise. Aucun corset n'emprisonnait son buste flexible; un long voile lui tombait de la tête aux

pieds. Ce voile recouvrait des vêtements d'étoffes lourdes et raides, à longs plis étagés comme des tuyaux d'orgue.

«Sowana! murmura lord Ewald.»

Le spectre ne répondit point.

«Ne vous nommez-vous donc pas Sowana? demanda le lord.

— Ah! oui, Sowana! je m'appelle Sowana,» répondit le spectre comme une actrice qui semble avoir oublié son rôle.

D'ailleurs la voix était celle d'Alicia, et l'on ne cherchait nullement à la déguiser.

Profondément surpris, lord Ewald se leva brusquement et alla presser, près de la fenêtre, un bouton qui inonda immédiatement toute la pièce d'une éblouissante lumière électrique.

C'était bien Alicia, ou du moins son spectre qui était assis sur le banc de la fenêtre, mais une Alicia tellement transfigurée qu'il avait toutes les peines du monde à la reconnaître. En effet, elle ressemblait trait pour trait à la Danaë de Paphos, telle que l'avait décrite sir Guy de Veyre.

Sa tête était ceinte de la *cidaris* ou couronne d'or repoussé, entremêlée de sphinx et d'églantines d'où s'échappait un voile écarlate qui lui tombait jusqu'aux pieds. Ses oreilles délicates étaient enchâssées dans des bijoux qui en emboîtaient exactement la forme et supportaient toute une rangée de longues clochettes d'or. Sa lourde chevelure blonde était divisée en six longues tresses, entremêlées de médailles d'or. Une profusion de colliers formant rivière inondait son cou et son sein. Deux riches agrafes rattachaient à ses épaules son *khiton* safran, plissé en tuyaux d'orgue. Une longue tunique bleu pâle, également plissée, recouvrait ses pieds nus chaussés de cothurnes pourpre.

Cette parure était celle qui ornait la vitrine de la salle à manger; le lord la reconnaissait parfaitement, mais comment celle qui s'en était parée s'était-elle introduite dans sa chambre, alors que l'ascenseur était enchaîné, et comment avait-elle les traits d'Alicia, tout en lui ressemblant si peu, car son visage était empreint d'une majesté et d'une mélancolie qu'il ne lui avait jamais vues? Ah! c'était pour le coup qu'il retrouvait en elle cette som-

bre et mystérieuse rêverie qui est le charme indéfinissable de la Vénus de Milo.

Lord Ewald n'avait jamais rimé. S'il adorait la poésie, il était trop paresseux pour s'y essayer; mais il avait une excellente mémoire et il répéta à mi-voix les vers de sir Guy :

Maîtresse inconnue,
Austère Junon,
Mes bras ne pressent-ils qu'une nue?
N'es-tu que le rêve
Perfide d'Ixion?
As-tu le corps des filles d'Ève?
L'enfer n'a-t-il vomi, dans mon sommeil hanté.
Qu'un fantôme de morte en ses flancs enfanté?

Le charmant spectre n'était pas non plus de nature sybilline, comme l'altière protectrice du major de Veyre. Elle ne paraissait même pas avoir une intelligence bien profonde de la langue française; mais elle semblait avoir quelque chose à dire, car elle se leva et marcha en pleine lumière avec la grâce d'une immortelle. Le lord, émerveillé et terrifié à la fois, se laissa tomber à ses pieds.

«O Sowana! murmura-t-il en couvrant ses mains de baisers.

— Sowana?» répondit l'idole en le relevant nerveusement; c'était ainsi, je crois, que se nommait Mrs. Anderson, cette artiste qui a fait ma statue. Peut-être est-ce cette femme qui me guide dans mes actions, car, depuis que j'ai naufragé, elle m'apparaît presque toutes les nuits dans mes rêves, et elle me donne des conseils que j'essaie de suivre. Mais, mylord, je ne suis pas Sowana; je suis la pauvre Alicia, que vous n'aimez plus, après l'avoir trop aimée. Je ne vous suis rien; vous m'avez quittée, comme vous m'avez prise, avec une bonté dédaigneuse. C'était votre droit, et vous avez tenu plus que vous n'aviez promis. Jusqu'ici, je ne m'étais pas aperçue que vous tinssiez une bien grande place dans mon cœur; je n'étais pour vous qu'une esclave de

luxé. Tant que j'ai mangé votre pain, j'ai cru me respecter en vous restant fidèle ; c'était, de ma part, l'effet d'une loyauté naturelle ; de ma famille n'ayant reçu que de mauvais exemples. Je comptais cependant vous quitter sans regret, car je n'avais fait aucun effort pour m'attacher à un maître provisoire, et j'avais pris mon parti d'une destinée qui me condamnait à m'adjuger au plus offrant. Il me serait donc difficile de vous dire pourquoi j'ai été si horriblement froissée de la dernière lettre que *Votre Grâce* m'a fait l'honneur de m'écrire. D'abord, je n'y avais rien vu de blessant ; mais, cette nuit même, celle que vous nommez Sowana m'apparut et me dit : « Chère enfant, pendant tout le temps que « j'ai travaillé d'après vous, j'ai cherché à porter quelques lumières dans les ténèbres de votre esprit, parce qu'il me semble que « vous êtes née avec un noble cœur et que vous valez mieux que « votre destinée ; tâchez donc de comprendre qu'une femme « n'est seulement pas faite pour être belle, et pour bien porter « une toilette à la mode. L'argent n'est une force que pour les « hommes bornés et les femmes laides. Votre beauté, avec votre « éducation, est une véritable malédiction pour vous et pour les « autres. C'est le désir de mourir que vous inspirez, au lieu de ce- « lui de vivre, parce que, chez vous, le moral est tellement au- « dessous du physique, qu'il produit une discordance désespéran- « te. Si vous aviez une idée de ce que peuvent être les dons de « l'esprit, vous auriez pu faire de lord Ewald le plus heureux des « hommes, tandis qu'Édison et moi, nous avons eu toutes les « peines du monde à le faire renoncer au suicide. » J'écoutais Mrs. Anderson avec distraction, parce que je ne la comprenais guère. Comment l'aurais-je comprise ? On ne m'a appris qu'une chose, c'est que deux schellings valent mieux qu'un. Lorsque je vous ai vu m'abandonner pour sauver un colis, j'ai eu froid dans le cœur, et lors de mon isolement en mer, sur ce même colis que vous m'aviez préféré, je commençai à réfléchir, car que faire autre chose, entre le ciel et l'abîme ? Si près de la mort, il me sembla que je m'y étais bien mal préparée par ma vie passée. Le révérend Johnson était bien vulgaire ; cependant il me donna

quelques bons conseils, et me fit entrevoir qu'il peut exister une religion moins brutale que celle qu'on m'avait enseignée. Malheureusement, à Lisbonne, l'on me fit des propositions qui ne pouvaient manquer de séduire une créature élevée comme je le suis. Avec ma sottise franchise, ce vice impardonnable à vos yeux, ma seule vertu aux miens, je m'offris à vous au rabais, comme je m'offrirais à un imprésario lyrique. J'ai été élevée pour monter sur les planches, et on m'a toujours affirmé que, si je n'y réussissais pas par mon talent, ma beauté m'y ferait, à coup sûr, une place. Au moment de renoncer à vous, je me suis aperçue que je vous aimais plus que je ne pensais, et cette réponse ironique, que je n'avais que trop méritée, m'a fait voir que je vous aimais tout à fait. Sans vous avoir beaucoup étudié, je vous connais assez pour savoir qu'étant d'une patience qui ne se dément jamais, vous êtes non moins inexorable dans vos décisions et, qu'avec vous, ce qui est brisé ne se renoue jamais. J'ai cependant voulu vous revoir, de sorte que j'ai accompagné le colis d'Édison. Il m'aurait été dur de me faire mettre à la porte dans une demeure où j'ai été presque traitée en lady. Aussi, au lieu de me montrer, je me suis d'abord adressée au suisse. Comme j'avais été généreuse avec lui, je l'ai trouvé reconnaissant, et il s'est arrangé de façon à me mettre en rapport avec le major de Veyre, le meilleur des hommes. Il est plus indulgent que vous, parce qu'il connaît mieux la vie. Ma bêtise, qui vous désolait, lui a plu, parce qu'il la baptise du nom de «candeur». Il ne m'a pas dissimulé que, si je me présentais à la bonne franquette, tout bêtement, je n'obtiendrais de vous que dix minutes d'audience froidement et banalement bienveillante, suivie d'un royal cadeau; mais il m'a assurée que, si je piquais votre curiosité blasée et ennuyée, je...

— Vous?» demanda Ewald en s'asseyant sur une causeuse et essayant de l'embrasser.

Elle ne se défendit que par un regard empreint d'une telle tristesse que le lord s'en sentit glacé. Il se contenta de prendre une de ses mains dans les siennes, et il s'écria :

«Ah! miss Alicia, si vous aviez été toujours comme ce soir!

— Si j'avais été toujours comme ce soir, répondit la belle jeune femme avec une mélancolie toujours croissante, je n'aurais pas été la dupe d'un lovelace de campagne et je serais encore une honnête fille. Aussi, je n'éprouve plus que le sentiment d'une lassitude sans bornes, et le désir d'une retraite où je puisse purifier mon âme de mes souillures. Voici votre chèque de 30 000 dollars, mylord Ewald; je n'en ai plus que faire dans la vie à laquelle je me destine désormais.

— Vous savez bien que je ne reprends jamais ce que j'ai donné, répliqua glacialement le lord.

— Je le sais; aussi je l'anéantis, dit Alicia en déchirant le chèque en mille morceaux sur le cercueil d'Hadaly.

— De sorte, répliqua lord Ewald de plus en plus glacial, que vous me forcez à rester votre obligé.

— Je ne vous force à rien, mylord; mais aucune loi d'Angleterre ne me condamne à garder un argent ignominieusement gagné. Les Clary sont de sang normand aussi vieux que le vôtre, et, si mon père l'a indignement avili, c'est toujours ce vieux sang normand qui coule dans mes veines. Mylord, je veux reconquérir le droit de m'appeler Clary.

— Et comment, malheureuse enfant?

— Il existe à Jérusalem des diaconesses protestantes, qui tiennent des écoles pour les petites Arabes; je ne suis pas assez lettrée pour être maîtresse, mais je me suis assurée que je serai acceptée comme servante.

— Mais c'est un suicide!

— Peut-être! Au moins est-ce un suicide honorable.

— Alicia! Ce n'est pas possible, tu n'es pas Alicia. Qui a pu faire de toi une coquette aussi infernale? Est-ce Guy de Veyre? Voyons, tu répètes le rôle qu'il t'a soufflé. Que t'a-t-il dit?

— Rien que cela: «*Lord Ewald a besoin d'être secoué; secouez-le comme un prunier. C'est un efféminé.*»

— Mais rien n'est terrible comme un efféminé, qui se souvient qu'il est né mâle. Tu es à ma discrétion, après tout; as-tu calculé les dangers que tu pouvais courir en venant me braver

chez moi? Tu as déchiré un chèque de 30 000 dollars; tu vas en accepter un autre du double.

— Jamais.

— Ah! je t'y forcerai bien, s'écria lord Ewald dont la froide colère avait fait un Satan foudroyé. Une fois, ta torpeur m'a poussé au suicide; aujourd'hui, ton orgueil fera de moi un criminel. Accepte ou, je te le jure, foi de lord Ewald, je te précipite dans cet abîme et je m'y lance avec toi.

— Comme il vous plaira, mon beau seigneur. Je vous aime, et mourir dans vos bras, c'est le seul bonheur que je puisse souhaiter.»

Lord Ewald était de taille moyenne et semblait délicat; mais il avait exercé ses muscles au collège de Cambridge, et ces muscles étaient d'acier. D'ailleurs, une fureur froide et contenue décuplait ses forces. Alicia était grande et robuste, autant qu'on peut l'être sans cesser d'être exquise. Il l'enleva comme une plume et la porta jusqu'à la fenêtre. La jeune femme n'avait opposé aucune résistance. Là, elle l'arrêta suppliante.

«Cèdes-tu? demanda-t-il.

— Il le faut bien!» murmura-t-elle les yeux mi-clos.

Le lord radieux ouvrit les bras; elle se redressa, l'étreignit follement, puis, comme un ressort d'acier qui se détend, elle le repoussa de toute sa force, bondit sur la balustrade et s'élança dans le vide.

Par un effort surhumain, Ewald la ressaisit. L'amour soulève les montagnes; ce tour de force ne comportait pas d'autre explication. Le lord rapporta triomphalement sa maîtresse, qui avait perdu connaissance. Il était ravi, mais furieux et dans l'impossibilité de contenir ses nerfs. La main lui démangeait comme à un rustre. Il redressa brutalement Alicia contre la muraille, et lui appliqua un vigoureux soufflet.

XI

Le coup fut amorti par les énormes tresses pendantes de ses cheveux, mais il l'abattit tout étourdie aux pieds du jeune gentilhomme stupéfié. Avait-il pu souffleter une femme, lui qui n'avait jamais levé la main sur le plus vil des animaux ?

Alicia s'était relevée triomphante.

« Enfin ! s'écria-t-elle en se pendant à son cou, riant et pleurant à la fois. Tu es donc un homme et tu m'aimes, car ce soufflet te coûte autrement qu'un chèque de trente mille dollars. Ah ! tu n'es plus un *efféminé* en ce moment. Comme tu es beau, mon Celian ! Tu ressembles à Satan.

— Trêve de cajoleries, serpent, répondit Celian exaspéré ; tu sais maintenant ce dont je suis capable ; tu vas accepter un chèque de trente mille livres, ou c'est moi qui me jette par la fenêtre.

— Celian, dit doucement Alicia, ce n'est point généreux de votre part de refouler le premier mouvement de fierté qui est venu m'éclairer dans mon abjection. Je vous la sacrifierai, puisque vous l'exigez, cette fierté. Ce que je vous avais vendu jusqu'ici ne valait pas ce que vous l'aviez payé ; ce que j'ai à vous donner à l'avenir n'a de prix qu'autant qu'on ne le paye point. Pour vous sauver la vie, j'accepterai votre chèque, comme votre soufflet ; mais, ne vous aurai-je pas vaincu en générosité ?

— O Vénus de Milo ! s'écria lord Ewald émerveillé, qui te résisterait maintenant que tu as retrouvé ton cœur et tes deux bras ! »

Ils se levèrent, les bras enlacés, et allèrent s'accouder à la fenêtre, mesurant silencieusement l'abîme qui avait failli les engloutir tous deux. Ni l'un ni l'autre ne songeait ni à Edison, ni à l'*Andréide*.

La lune s'était couchée, les vagues clapotaient toujours au pied de la falaise, comme des requins phosphorescents qui attendent patiemment leur proie.

«Mon ami, dit tout à coup Alicia, n'est-ce pas le moment d'aller remercier le major de Veyre? Ce n'est pas un grand électricien, comme l'illustre Édison; mais il me semble autrement savant dans l'analyse du cœur féminin, et, avec lui, les guérisons sont autrement radicales.

— Allez-y seule, répondit gaiement le jeune lord. Je suis sûr qu'il va être pris à son propre piège.»

Le major ne s'était pas couché; il attendait le dénouement du drame intime dont il avait composé le scénario et dessiné les costumes. La fenêtre de sa chambre était exactement pareille à celle du lord; s'appuyant d'un genou sur le banc adossé à la balustrade, il fumait un cigare, tout en plongeant ses regards distraits dans l'abîme étoilé.

Sa porte était restée entre-bâillée, et sa bougie brûlait sur une console. Les semelles feutrées des cothurnes d'Alicia étaient complètement muettes; elle se glissa donc sans bruit jusqu'au vieux rêveur, et lui mit doucement la main sur l'épaule.

Il se retourna vivement. L'unique bougie, que lui masquait la muraille, éclairait d'un jour frisant l'élégante apparition, qui, vue ainsi, semblait diaphane.

«Est-ce vous, Danaë? murmura le major.

— Non, répondit le joli spectre avec un soupir, ce n'est que la pauvre Alicia.

— *Vénus victorieuse*, voulez-vous dire?

— Je l'espère, grâce à vous! répondit-elle en se jetant dans ses bras et le baisant au front. Ce baiser est pour lady Danaë.

— Soyez bénie de me rappeler si merveilleusement ce que j'étais il y a trente ans, fit le vieux major en lui baisant la main. Tout est bien qui finit bien. Mais vous devez avoir bien faim, et j'ai sciemment et méchamment empêché lord Ewald de dîner — histoire de l'entraîner, le pauvre garçon — donc, à table.»

Guy de Veyre offrit chevaleresquement son bras à la déesse, et tous deux allèrent prendre lord Ewald pour le conduire à la salle à manger, où un très joli lunch les attendait, grâce au vieux

soldat qui l'avait commandé et disposé lui-même, pendant la scène que nous venons de décrire.

Alicia mangea un biscuit et trempa ses lèvres dans une coupe de champagne; mais elle était visiblement lasse; aussi, s'agenouillant gracieusement devant lord Ewald, elle lui dit :

« Mylord, veuillez reprendre cette couronne que je vous avais dérobée. Depuis plus de huit jours, j'ai la fièvre et je ne dors pas. J'espère que le bonheur me rendra le sommeil; accordez-moi la faveur de me retirer.

— Vous êtes la reine ici, répondit galamment le lord; vous la serez tant que vous vivrez, car, vous le savez, les Ewald n'aiment qu'une fois. Cette couronne et ces bijoux sont à vous, emportez-les.

— Mais je sais qu'ils vous ont coûté une somme énorme, » objecta Alicia.

Le front du jeune lord se rembrunit.

« Miss Alicia! dit-il sévèrement, veuillez, à l'avenir, recevoir sans observation ce que je vous donne, par la raison que je ne vous donne rien. N'êtes-vous pas à moi, corps et âme? Ces bijoux ne changent donc pas de maître, et vous me ferez plaisir de les porter. Maintenant, allez dormir, mon cœur! » acheva-t-il en lui baisant les deux mains.

« Conçoit-on une pareille métamorphose! soupira-t-il quand il fut seul avec le major.

— Il n'y a pas de métamorphose, répondit en riant celui-ci; il y a *superposition d'âme*.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que l'âme de Mrs. Anderson s'est logée à côté de celle de miss Alicia, et la dirige. Cette belle fille n'est pas autre chose qu'une *Andréide*; mais, quelle *Andréide*! C'est tout un harem que miss Alicia.

— Il peut donc y avoir plusieurs âmes dans un seul corps?

— Il y en a des millions; mais il est probable que ces millions, au lieu d'être conduits despotiquement par un automate unique, sont dirigés par un ministère à la tête duquel se trouve un prési-

dent à vie. Il n'est pas possible d'expliquer autrement les phénomènes de l'*atavisme*. Les enfants qui se détachent de nous, pour aller former de nouveaux régiments, ont évidemment participé au commencement du nôtre, puisqu'ils organisent le leur sur le même pied, avec des particularités qui, la plupart du temps, sautent d'une génération à l'autre. Aussi, rien n'est aussi scientifiquement démontré que la pluralité des âmes, et vous avez peut-être vu la négresse Millie-Christine avec ses deux âmes dans le même corps. Quant au cas particulier de miss Alicia, c'est ce qu'on nomme la *possession*. Au lieu d'être possédée du démon, elle est possédée d'un *ange qui la domine*; et comme l'obéissance de la charmante enfant est volontaire, vous devez lui en savoir gré. Aimez-la donc en Sowana, comme vous aimez Sowana en Alicia, et félicitez-vous d'être un heureux mortel. Et maintenant, ajouta-t-il en remplissant sa coupe et celle du lord, buvons à la santé de l'ancien monde; c'est toujours là que bat le cœur de l'humanité, dont sortent les *brahmines* qui la dirigent par le cœur. Les Américains ne sont que des *coudras*. Édison est un grand électricien; mais Léonard de Vinci, qui a fait *la Joconde*, était un ingénieur qui le valait bien. *La Joconde*, c'est la *Vénus de Milo* de l'art moderne; elle est aussi énigmatique et aussi mystérieuse. Eh bien, je soutiens qu'il est *plus difficile de faire la Joconde ou la Vénus de Milo que d'inventer le phonographe*.

— Les Américains ne sont-ils pas en droit de vous demander à quoi servent la *Vénus de Milo* et *la Joconde*?

— A quoi sert Alicia? Elle est belle, et, sans la beauté, à quoi sert la vie? Aussi, croyez bien que les Américains n'auront jamais l'impudence de nous poser une telle question.»

LE VIEUX DICTIONNAIRE

«Décidément, c'est insupportable!» s'écria le savant Tessarg de l'Infernet.

Ce qui avait provoqué cette exclamation était la brise, une belle brise de printemps, vive et mutine comme un singe. Elle avait profité de ce qu'on avait laissé la fenêtre ouverte, pour pénétrer avec fracas dans le cabinet d'un vieux savant et y éparpiller les feuillets d'un horriblement vieux dictionnaire grec, dont il se servait pour écrire un article horripilant sur le déchiffrement des inscriptions hittites.

Interrompu au plus bel endroit, le savant se leva pour courir après les feuilles folâtres de son vieux bouquin, que la brise faisait tournoyer dans une valse échevelée.

«Faire de ces choses-là, à leur âge, bougonnait M. Tessarg de l'Infernet; si ce n'est pas scandaleux!»

Mais les feuilles ne s'arrêtèrent que lorsque la fenêtre fut fermée. Le savant les ramassa dans un désordre inexprimable, et se mit à les ranger dans leur ordre primitif, ce qui lui prit bien une grande demi-heure, puis il jeta un coup d'œil sur la fenêtre fermée.

«Si je la rouvre, dit-il, ça va être à recommencer, et cependant je l'aime, cette coquine de brise printanière, lorsqu'elle n'affole pas les feuilles de ce vieil ami, que je consulte depuis quarante ans — un Alexandre, édition 1824 — avec lequel j'ai si brillamment joué contre les pédants de l'Institut; mais il n'y a pas à dire, il faut absolument que je lui donne un remplaçant. J'en ai vu un chez le marchand de bric-à-brac, édition 1836, en bon état,

solidement relié en basane. Il faut que je voie s'il n'est pas encore vendu.»

Sur ce, le savant Tessarg de l'Infernet endossa son veston, mit son chapeau, prit sous son bras sa chienne Follette, une précieuse levrette chinoise, un peu plus grosse que le poing, et descendit l'escalier avec une agilité fort rare parmi les savants de son âge. C'est que ce n'était pas un de ces pédants qui ont moisi, dans les chaires universitaires, à faire des cancre comme eux. avant d'aller s'asseoir sur un fauteuil de l'Institut! Lui, avait fait de la science à cheval, dans les solitudes de l'Asie Mineure; il avait fait voler le faucon avec les Karamanlis, couru la gazelle avec les Sloghis syriens. Bref, avant d'être un savant, il avait mené la vie d'un enragé sportsman, et il lui en était resté une vigueur physique qui se défendait avec acharnement contre les atteintes de l'âge. Aussi, porté par des jambes vigoureuses, en quelques secondes il fut chez le marchand de bric-à-brac, lequel était, ce jour-là, une marchande, et il constata avec plaisir que le bouquin qu'il convoitait n'avait point trouvé d'amateur.

«Combien ça? dit-il dédaigneusement à l'Auvergnate.

— Pour vous, ch'est vingt chous, monchu de l'Infernet, répondit celle-ci.

— Mais, chère madame Rispal, vous savez bien que, dans ce quartier, un dictionnaire grec n'a jamais valu vingt sous, lorsque ce n'est pas celui qu'ont adopté les jésuites de Vaugirard. Si je ne me trouvais pas là, il vous resterait jusqu'à la fin des siècles. Tenez, voilà quinze sous.

— Prenez, dit la brocanteuse; les affaires vont chi mal, et dites à M^{me} de l'Infernet que j'ai pour elle une magnifique bachinoire; je me referai un peu là-dechus.

— La commission sera faite,» répliqua le bonhomme, enchanté de son acquisition, qu'il emporta en la feuilletant pour s'assurer quelle était bien complète.

En rentrant, il la montra à M^{me} de l'Infernet.

«Combien l'as-tu payé? demanda celle-ci.

— Quinze sous.

- Et tu n'as pas marchandé, je te connais.
- Peut-on dire ça? J'ai rabattu vingt-cinq pour cent.
- Il fallait rabattre cinquante, tu l'aurais eu tout de même.
- Je te laisse la joie de te chamailler pour cinq sous.
- Si je ne me chamaillais pas, nous ne joindrions jamais les deux bouts, avec ce que tu me donnes. Te voilà donc avec un bouquin neuf?
- Relativement; il est à peu près de ton âge.
- C'est toujours plus jeune que toi.
- Hélas!
- Et que vas-tu faire du vieux?
- Tiens, je n'avais pas réfléchi à ça.
- Donne-le-moi, que je le mette au cabinet.
- Le mettre au cabinet! s'écria le savant indigné, le prends-tu pour un sonnet?
- Un sonnet? Qu'est-ce que c'est que cet oiseau? Tu veux peut-être dire un sansonnet, répliqua M^{me} de l'Infernet, qui détestait l'archéologie, mais raffolait des oiseaux et en remplissait son logis, au point que le pauvre savant ne savait plus où mettre ses livres.
- J'ai dit un sonnet, insista celui-ci; mais tu n'as jamais lu Molière.
- Et je ne le lirai jamais, répliqua M^{me} de l'Infernet, qui était à la fois Italienne et dévote. Tu sais bien que je ne lis que des livres de religion.
- Aussi, répéta son époux, ne comprends-tu rien au sacrilège que je croirais commettre en reléguant là où tu veux le mettre le dépositaire de la science hellénique.
- Avec ça qu'elle nous profite cette science!
- J'avoue qu'elle ne nous procure pas le luxe des Rothschild, mais enfin elle nous nourrit, avec ton perroquet, tes quarante canaris et Follette. C'est déjà quelque chose, dont tu peux remercier ton Dieu. Aussi, bon gré mal gré, il faut que je trouve un petit coin pour ce vieux serviteur.»

Sur ce, l'ayant lié avec une belle ficelle écarlate, afin que la brise ne dispersât plus ses pauvres feuillets aussi crasseux que vénérables, il monta sur une chaise et le déposa au sommet de sa bibliothèque, au-dessus des livres dont il se servait le plus rarement.

C'était pour le bouquin d'honorables funérailles. Mais, disait l'ancien proverbe: «Le roi est mort, vive le roi!» Et il se remit à la besogne avec son nouveau dictionnaire.

La nuit qui suivit ce changement de règne fut signalée par une petite débauche littéraire, que le savant se permettait rarement. Il assista à un banquet oriental; il y porta des toasts et but quelques verres de champagne. Comme il en avait complètement perdu l'habitude, il eut quelque peine à s'endormir.

A peine eut-il perdu le sentiment du réel qu'il eut un rêve singulier. Il lui sembla qu'il était assis sur son divan, fumant un chibouque turc à long tuyau de cerisier, comme il avait coutume de le faire pour se reposer d'un travail un peu ardu.

Tout à coup, il entendit un grand bruit au-dessus de sa bibliothèque. C'était le vieux dictionnaire qui se démenait comme un énergumène, essayant de se débarrasser de la ficelle écarlate qui l'emprisonnait. Il finit par y réussir, car il tomba à grand fracas sur le parquet, et ses feuilles s'éparpillèrent en tous sens.

De ce fouillis surgit une figurine élégamment colorée, comme celles de Tanagra, qui grandit lentement, mais progressivement, jusqu'à ce que son casque touchât le plafond. C'était la Pallas Athéné de Phidias, dont il reste de si jolis bronzes, mais une Pallas vivante et parlante. Elle avait sa belle carnation d'ivoire, ses yeux bleus légendaires, ses beaux cheveux rutilants, son égide de pourpre, sa lance et son bouclier portant la tête de Méduse archaïque, qui était celle d'une chatte tirant la langue. A sa droite se dressait un énorme serpent vivant et sifflant d'une façon horrible. Mais le savant vivait depuis si longtemps dans le monde des mystères, que sa vue ne lui inspira pas le moindre effroi, et, se levant respectueusement de son divan, il invita la noble visiteuse à s'y asseoir, honneur qu'elle daigna lui accorder.

«La fumée du tabac vous incommode-t-elle? demanda-t-il pour engager la conversation.

— Nullement, répondit l'Athénienne, on ne fait que fumer dans mon Parthénon.

— Votre Divinité accepterait-elle une cigarette de Macédoine? J'en ai rapporté ce soir qui viennent du harem impérial.

— Volontiers.

— En reste-t-il pour moi? demanda le serpent ou plutôt la serpente, car c'était la vipère qui séduisit notre mère Ève.

— *Favorisca,*» répliqua le savant en lui tendant son porte-cigarettes.

Le reptile en choisit une, l'alluma à la bougie, puis, s'allongeant comme s'il eût été en caoutchouc, il vint offrir du feu à la déesse.

Certes, c'était un spectacle assez peu commun que celui de cette divinité et de ce serpent aspirant la fumée ambrée du tabac de Macédoine. Mais ce qui surprit le plus le savant fut la conduite de Follette. D'ordinaire, elle était pleine de politesse pour les dames bien mises. Il ne fut donc pas étonné de la voir gratter amicalement les mollets divins de Pallas, pour lui demander à grimper sur ses genoux; mais, celle-ci n'ayant pas répondu à ses avances, elle alla les répéter auprès du serpent, qui s'enroula de façon à faire un nid, où se logea l'intrépide petite chienne.

«Maintenant, reprit le bonhomme, puis-je savoir, divine Athéné, et vous, incomparable Echidné, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Sais-tu quelle fonction nous remplissons dans la création?

— Je m'en flatte. Vous, Athéné, vous êtes préposée aux fonctions de l'entendement: aussi votre casque porte-t-il une mignonne petite paire d'oreilles d'âne. Quant à vous, Echidné, vous avez la spécialité de la langue et du langage, et, comme pour une langue de bonne il y en a mille de mauvaises, on a pris l'habitude de vous représenter sous la forme d'une vipère, ce qui est faire injure à cette pauvre bête, car la langue d'une femme est autrement venimeuse que la sienne.

— Tu as l'air d'en savoir quelque chose !

— Oui, aussi tâchez de ne pas réveiller M^{me} Tessarg de l'Infernet; mais cela ne m'explique pas l'objet de votre visite.

— Rien de plus simple: nous ne connaissons guère que toi, à Paris, qui saches ce que nous sommes réellement; il est donc tout naturel que, logeant par état dans les dictionnaires de la langue d'Homère, nous eussions pris le tien en affection, malgré sa vétusté. Nous t'avons donc été particulièrement reconnaissants de ne pas l'avoir envoyé là où M^{me} de l'Infernet voulait le reléguer, et nous venons t'en remercier au nom du génie grec. Nous aurions voulu t'en récompenser, comme dans les contes de fées, mais il n'y a plus de fées depuis qu'il n'y a plus de contes.

— S'il n'y a plus de contes, c'est qu'il n'y a plus d'imagination. On ne veut plus que du réel, de l'épiciier.

— Aussi, notre pouvoir est bien réduit, et nous pouvons faire bien peu pour toi; tout ce que nous pouvons t'offrir, c'est de te faire revivre un jour de ta vie, celui qui te semble avoir été le plus heureux.

— Un jour! s'écria le savant; mais jamais de ma vie je n'ai été heureux un jour entier, pas même en songe. A-t-il jamais existé de mortel qui ait été heureux un jour entier? Ah! je me contenterai bien d'une minute.

— Peux-tu faire un choix?

— Ma vie est déjà si longue, que je suis tout étonné de ce que j'ai écrit étant jeune, lorsque je le relis. La seule chose qui ait à peine varié en moi, depuis que je tiens une plume, est l'écriture. Ceux qui ne m'ont pas vu jeune ne me reconnaissent pas dans mes photographies d'il y a quarante ans, et c'est à peine si je puis me persuader que je suis bien l'original de l'imagé fixée par le chlorure d'or. D'autre part, ceux qui me connaissaient à cette époque m'assurent m'avoir vu faire et entendu dire des choses dont j'ai absolument perdu le souvenir. Je ne m'étonne donc pas d'avoir oublié complètement ce que j'ai été dans mes existences extérieures, puisque, sauf quelques circonstances de ma vie gravées un peu plus profondément que les autres dans mon souve-

nir, je commence à ne plus me rappeler ce que j'ai été dans celle-ci. J'en conclus que, si au lieu de vivre sur cette terre un maximum d'un siècle, on arrivait aux mille ans de Mathusalem, un mortel âgé de dix siècles aurait complètement perdu le souvenir de toutes celles de ses actions qui n'auraient pas été fixées par l'écriture, et oublié jusqu'à son nom primitif s'il en avait changé. Le même fait doit vraisemblablement se produire dans les existences futures; aussi est-ce là une des grandes cruautés de la mort, la plus grande, selon moi. En dehors des religions révélées, on quitte tous ceux qu'on a aimés sur cette terre, avec bien peu de probabilité de les revoir. Et cependant il est singulier de constater combien le cercle de nos souvenirs est borné. On dit que les affections ne remontent point. En effet, à un certain âge, le souvenir du père et de la mère, quand on les a perdus de bonne heure, est presque effacé. Beaucoup d'entre nous n'ont connu ni grand-père ni grand-mère. Une seule affection est tenace: celle du père et de la mère pour leurs enfants. Elle finit par prendre la place de toutes les autres, même de celles qu'on croyait éternelles, comme les affections de caractère essentiellement morbide, connues sous le nom *d'amour*, et ne représentant réellement que des désirs non satisfaits. Aussi, je vous avouerai que, dans ce que je me suis habitué à considérer comme heureux, je suis très embarrassé de faire un choix, par la bonne raison que si j'ai conservé un souvenir assez net de certaines douleurs bien aiguës, je n'en ai conservé aucun, que je sache, de quelque joie bien vive.

— Eh bien, dit Athéné, Echidné qui est douée d'une excellente mémoire et meilleure fille qu'on ne croit, va t'aider à passer ta vie en revue.

— A quel point de vue?

— Préfères-tu celui de l'art et de la science?

— Ma foi non! l'art et la science ne m'ont fait que des ennemis, et tout cela pour me prouver que la science est éternellement à faire.

— Préfères-tu le point de vue du sentiment?

— Si vous le voulez ; du moins ce sera un retour vers les illusions de la jeunesse.

— C'est entendu... Echidné, toi qui es l'imagination même, fais donc revivre le passé de ce vieux bon ami.

— Je le veux bien, répondit l'aimable vipère. Je me charge du rôle masculin. Follette jouera celui de jeune première.»

La déesse poussa aussitôt un sifflement aigu, comme celui des machinistes de théâtre qui changent un décor. En effet, le fond du cabinet du savant s'ouvrit et laissa voir l'ancien potager du Luxembourg, si mal à propos remplacé par une école de pharmacie. Dans ses allées tortueuses, sous ses cerisiers chargés de fruits, se promenaient, bras entrelacés, un tout jeune homme et une toute jeune fille. Tous deux étaient sveltes et élancés. *Elle* était remarquablement belle, avec des yeux d'améthyste relevés en amande et le profil d'une favorite de Sésostris. *Lui* était pâle, blond et imberbe.

«Parbleu, s'écria le savant dont la barbe ruisselait sur la poitrine comme celle d'un fleuve, voilà un Adonis dans lequel j'ai bien de la peine à me reconnaître. J'avais conservé un souvenir assez gentil de ces cerises, jusqu'au jour où j'ai rencontré celle pour laquelle je les volais à l'État. Elle était comtesse polonaise et grand'mère, et elle tenait par la main son petit-fils habillé en Cosaque. Ce fut elle qui me reconnut. Pour une sexagénaire, à coup sûr elle était bien conservée, mais elle n'était plus celle que j'avais rêvée et elle ne lui ressemblait que juste assez pour en gêner le souvenir. Depuis ce temps, j'ai cessé de songer aux cerises.

— Alors, bonne Echidné, montre-lui autre chose,» dit Athéné.

On entendit un nouveau sifflement. Le Luxembourg disparut pour faire place aux montagnes volcaniques du mont Dore. Le jeune homme pâle l'était toujours, mais il était moins grêle et avait pris le type correct d'un parfait attaché d'ambassade ; il donnait le bras à une jeune femme très élégante, brune, pâle, les yeux noirs immenses et la taille un peu plate. Une vraie héroïne d'Alfred de Musset, dont elle raffolait d'ailleurs, car c'était le

temps de sa plus grande vogue. Le jeune homme l'aidait à gravir les pentes les plus rudes, ce qui était pour lui l'occasion de serrer fortement sa main dégantée.

« Celle-là, s'écria le vieux savant, je la revois avec plaisir, car avec elle je m'en suis toujours tenu au platonique. Une gracieuse Parisienne, chantant admirablement les mélodies de Schubert. Son mari était un très haut fonctionnaire. Plus tard j'ai appris, par une de ses amies, que je lui plaisais beaucoup. Je ne regrette point de n'avoir pas essayé d'en profiter, car je me suis toujours repenti d'avoir donné un corps à mes rêves. Aussi, j'ai depuis évité toute occasion de la revoir. »

Le décor changea immédiatement, et les montagnes furent remplacées par une rue de ville turque. Un voyageur en bottes de cuir écu, en casque indien, descendit de cheval à la porte d'une maison surmontée de l'écusson consulaire d'Italie. Ce n'était plus l'attaché d'ambassade. Il portait toute sa barbe, le soleil d'orient avait remplacé la pâleur par un hâle tout à fait viril, et trois mois de chevauchée avaient retrempé son tempérament délabré par la vie de Paris. Il avait à remettre une lettre de recommandation au vice-consul d'Italie. En l'absence de celui-ci. il fut reçu par une jeune fille d'une beauté resplendissante, portant avec beaucoup de grâce le vieux costume turc.

A cette vue, le vieux savant sourit, le voyageur commençait à lui ressembler.

« Veux-tu revivre cette journée ? lui demanda la déesse.

— Ne réveillons pas une vieille chatte qui dort, » répondit-il.

Le décor changea une fois de plus, mais c'était encore l'Orient et le même voyageur, qui tournait à un embonpoint scientifique. Au fond d'un kiosque délabré, au milieu d'un jardin planté d'abricotiers, de grenadiers, d'orangers géants et de palmiers, il était assis sur un divan couvert d'indienne anglaise, fumant un long chibouque, tout en feuilletant le dictionnaire grec qui venait d'obtenir ses invalides. Une petite fille de quinze mois s'essayait à marcher toute seule en s'appuyant sur le divan. C'était son premier enfant, une jolie blonde, adorablement fine, aux yeux de

pervenche. Mais l'amour du père n'est pas comme celui de la mère, c'est-à-dire qu'il n'est pas inné. Le jeune papa n'avait accordé jusque-là qu'une médiocre attention à un petit être muet, gauche et pleurard. Il attendait qu'il donnât quelque signe d'intelligence. La mignonne créature était vêtue tout de blanc, à la mode du pays, et pardessus d'un sarreau rose avec une seule poche sur le devant, comme un franc-maçon. Or, le jeune papa s'étonnait de la rapidité avec laquelle l'enfant, qui ne parlait pas encore, avait appris l'usage de cette poche, dans laquelle elle mettait tout ce qui l'intéressait. Il venait de lui montrer une pomme dont la couleur la tentait. Pour s'en emparer, elle se dirigea résolument vers le fruit qui avait séduit son archi-bisaïeule, en se cramponnant à l'étoffe du divan de ses petits poings crispés. Ce fut un long effort, qui témoignait d'une remarquable ténacité de sa part. Enfin, elle put se saisir du long tuyau du chibouque, qui lui faisait un autre point d'appui, jusqu'à ce que, lâchant tout, elle vint hardiment se jeter dans les bras de son père.

Pour le coup, celui-ci sentit vibrer en lui un sentiment dont il n'avait eu aucune espèce d'idée, le sentiment paternel. Il enleva l'enfant à bras tendus et l'embrassa sur ses belles joues d'ivoire teinté de rose.

«O vénérable déesse, s'écria le vieux savant, laissez-moi revivre cette journée, je vous en conjure?»

Et, sans attendre sa réponse, il se jeta sur l'enfant, qu'il arracha aux bras de son sosie. Mais au moment où il croyait l'embrasser, elle se mit à japper avec une telle fureur, qu'il se réveilla brusquement, tenant dans ses bras sa petite chienne Follette.

L'horloge de la paroisse sonnait quatre heures du matin, de sorte qu'il faisait déjà grand jour.

M. de l'Infernet sauta à bas de son lit pour voir où était son dictionnaire; naturellement, il n'avait pas bougé.

«Après tout, dit-il, ce n'est pas la peine de me creuser la cervelle pour épiloguer sur le rêve et la réalité. J'ignore si tout le monde est comme moi, mais je me suis toujours beaucoup plus

intéressé aux aventures d'êtres imaginaires qu'aux miennes, pourvu qu'elles fussent bien contées. Ce vieux bouquin a évoqué, je ne sais comment, le seul être que je voudrais être sûr de retrouver dans un monde meilleur, car des autres affections que j'ai pu avoir, il ne reste rien. Tout cela est mort avant moi. On dit qu'un verre d'eau donné à un pauvre est plus agréable à Dieu que la fastueuse aumône d'un baron d'Israël. Pourquoi ne m'aurait-il pas tenu compte des égards que j'ai eus pour un vieux bouquin ? »

LA CHASSE GALLIERE

Au fin fond de l'Auvergne se trouve un plateau qui se nomme *Camp de Done*, deux mots de la langue celto-druidique qui tous deux signifient *colline*. A mi-côte de cette colline se dresse le château de Done; il date de 1583 et a été construit par un riche bourgeois d'Aurillac. Aucun écusson ne surmonte sa porte de style toscan et le reste serait aussi vulgaire s'il n'était ombragé par un tilleul contemporain de Sully.

Au-dessus se trouve un ancien mail planté de tilleuls un peu moins vieux que le Sully — guère moins — et au milieu de ce mail, où l'on jouait jadis à la paume, se dresse une stèle de pierre de Volvic, sur laquelle on peut lire en caractères romains :

«Moi aussi j'ai foulé ces lieux pleins de charmes.»

C'était à la Saint-Jean d'été; un septuagénaire encore vigoureux, malgré l'arthrite dont il était affligé, était assis sur la base de ce petit monument; sa barbe et ses cheveux étaient d'une longueur mérovingienne, ce qui, par les naturels du pays, l'avait fait surnommer le *Juif errant*. Ces bonnes gens ignoraient que le Juif errant n'est autre que Jauffrin d'Aquitaine, le dernier des Mérovingiens, qui ait porté la couronne et la pilosité de l'emploi; il avait définitivement perdu son sceptre à quelques kilomètres de là, à la bataille d'Escoraille, où il fut complètement défait par Pépin le Bref. Depuis il mena la vie errante qui a donné naissance à la légende du Juif errant. Le châtelain actuel en descendait par les femmes; en ligne paternelle ses aïeux n'étaient pas moins étranges, car il remontait directement à don Pedro, comte de Tula, fils de Montezeuna, le dernier empereur des As-

tèques. Un petit-fils de ce héros mexicain, don Taddeo de Nyza, avait voulu écrire une histoire de la conquête du Mexique d'après ses documents de famille.

Mal lui en avait pris, car l'inquisition avait confisqué le livre et exilé l'auteur, avec toute sa postérité. Les Nyza se réfugièrent en France sous le nom de Heurtelions. Comme ils avaient sauvé du naufrage une notable partie de leurs valeurs mobilières, ils avaient construit des hauts fourneaux qui les avaient enrichis ; la Révolution les ruina une seconde fois. Charles de Heurtelions, des comtes de Tula, avait achevé de dévorer le peu qui lui en restait ; il avait dû vendre sa terre de Done, et depuis trente-cinq ans révolus, il promenait dans les bibliothèques de Paris sa riche pilosité mérovingienne.

C'est dire qu'il était savant, mais sa science, quoique personne ne la niait, ne lui avait servi qu'à le maintenir dans la classe des lettrés, jusqu'au jour où une parente dont il n'avait jamais entendu parler lui avait légué une somme considérable qu'il devait employer à rechercher et à publier le livre de leur ancêtre commun, don Taddeo de Nyza, et à racheter la terre de Done.

Pour la terre, il s'était présenté une excellente occasion dont il avait profité. Mais, hélas ! ses soixante et onze ans ne lui laissaient guère d'espoir de retrouver et de publier l'histoire inédite du Mexique, et cependant, il y tenait autrement qu'à une gentil-homme dépourvue en elle-même de tout intérêt.

Il n'était rentré dans son manoir que depuis quelques semaines et il avait hérité de son prédécesseur un jardinier et sa fille remplissant les fonctions de *castillère*, ou gouvernante de château, ce qui sonne beaucoup mieux à l'oreille d'une Celto-Auvergnate.

La castillère actuelle était la petite-fille de celle qu'il y avait laissée trente-cinq ans auparavant ; c'était un assez agréable spécimen de la race celtique : de taille médiocre, mais souple, les extrémités fines, le profil grec avec les lèvres un peu fortes des Pallas athéniennes, les yeux très bleus et les cheveux ondes, très noirs ; au moral, très naïvement rouée, très étourdie et très intelligente.

Depuis qu'il l'avait à son service, Heurtelions en était très satisfait et la traitait paternellement, s'amusant beaucoup de son babil.

En ce moment, elle était assise sur la plinthe de la stèle de pierre dont Heurtelions lavait une aquarelle.

«Est-il vrai, lui demandait-elle, que madame votre mère soit enterrée là-dessous ?

— Ma mère repose à quarante bonnes lieues d'ici, et il n'y a personne sous cette pierre.

— Ça n'empêche pas que je ne voudrais pas me trouver ici à minuit, ni moi, ni personne de la paroisse ; car on prétend que la dame de Heurtelions y revient, et beaucoup de personnes assurent l'avoir vue, si bien que cette allée est devenue une des haltes de la chasse galliere. On se demande ce que peut signifier ce qui est écrit dessus, il n'y a que M. le curé qui prétend que c'est attacher trop d'importance à de la poésie de mirliton.

— Peste ! il est dans le train, M. le curé, cependant ce qui est écrit là-dessus cache un secret moins frivole qu'il n'en a l'air. Mais je te le dirais que tu n'en serais pas plus avancée, je préfère que tu me dises ce que tu sais de la chasse galliere.

— Ce que j'en sais, c'est que ce sont les âmes des trépassés qui errent dans la rafale, elles sont montées sur des chevaux lancés à toute bride, et lorsque quelqu'un se trouve sur leur passage elles l'appellent par son nom, une force irrésistible le contraint à les suivre, mais jamais personne n'est revenu vivant pour raconter ce qui lui est arrivé en cette effrayante compagnie.

— Je connaissais bien l'existence de cette chasse fantastique, sous d'autres noms, mais pourrais-tu me dire pourquoi dans l'Auvergne et le Limousin on l'appelle la *chasse galliere*.

— M. le curé prétend qu'on l'appelle *galliere*, parce que, chez nous, un coq se dit *gal* et qu'il se trouve de braves garçons profitant de la terreur qu'elle inspire, pour tordre le cou à la volaille des voisins.

— Décidément, M. le curé est arrivé par le dernier bateau.

— Vous dites ?

— Ne fais pas attention, ma fille, c'est de l'auvergnat du boulevard des Italiens. Sur ce, nous avons le droit de rentrer.»

Six mois se passèrent que le vieux savant consacra à faire rechercher en Espagne le manuscrit de son aïeul don Taddeo; il en était question dans plusieurs ouvrages du temps, mais sans doute l'inquisition avait dû le faire disparaître, car on n'en trouva pas de trace.

Heurtelions fut plus heureux en ce qui concernait la chasse galliere, probablement parce qu'il y tenait beaucoup moins. Dans l'élégant grimoire du chevalier d'Hamilton intitulé: *les Quatre Facardins*, il est en effet question d'une chasse au coq, et il est probable que la chasse galliere a été baptisée de ce nom, parce que c'est au premier chant du coq qu'on la rencontre communément.

Le vieux savant en était là de ses érudites recherches, lorsque la castillère vint lui demander la permission d'aller à la messe de minuit, car c'était le jour de la Noël; il n'y avait aucun motif de ne pas la lui accorder et, en attendant son retour, il s'assit dans son grand fauteuil, les pieds sur les chenets, avec une sensation de bien-être qui ne tarda pas à lui procurer une douce somnolence.

Mais, comme minuit sonnait à la grosse horloge de la tourelle, il fut brusquement réveillé par des cris d'enfants qui l'appelaient: «Papa! papa!» Au même instant, les fenêtres de sa chambre s'ouvrirent toutes grandes et trois personnages équestres s'y engouffrèrent avec fracas.

Quand je dis *personnages équestres*, c'est faute d'une expression plus précise, car, en fait de cheval, il n'y en avait qu'un, encore était-il en bois, et semblait s'être échappé d'un carrousel forain. Il en différait, cependant, par des ailes qu'il agitait avec une merveilleuse rapidité; il était monté par une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, dont les traits ne rappelaient aucun souvenir au vieux savant.

Mais il n'en était pas de même des deux jeunes cyclistes qu'elle devançait et qui étaient montées sur ce qu'il y avait de plus nou-

veau en fait de bécanes. C'étaient bien ses deux filles chéries dont l'une était partie pour les régions de l'au delà n'étant encore qu'un adorable bébé; elle se nommait Angèle, et sa sœur Valentine l'y avait rejointe à l'âge de dix-huit ans. Depuis, leur père les avait revues bien souvent dans ses rêves, mais jamais aussi palpables qu'elles l'étaient en ce moment.

Toutes deux sautèrent à bas de leurs montures métalliques, qui ne différaient des *vélos* vulgaires, que par les ailes dont elles étaient munies comme le cheval de bois.

Ensemble elles s'élançèrent au cou du bonhomme et Valentine lui dit :

«Vite, papa chéri! nous n'avons pas de temps à perdre, car il est minuit sonnant, et il faut que tu sois de retour ici, avant le point du jour.

— Mais, sans indiscretion, mes chéries, où menez-vous votre vieux papa?

— Dans le pays des lanternes qui l'a tant occupé de son vivant, s'écria Valentine, ou si tu l'aimes mieux, à la lune.

— C'est une retraite tout indiquée pour un vieux savant, mais je souhaiterais n'en pas revenir.

— Il faudrait pour cela que tu fusses décédé comme nous, et tu ne nous rejoindras pas définitivement avant d'avoir retrouvé le livre de don Taddeo. Quand on a un dada comme celui-là, on ne meurt pas avant d'avoir réalisé son rêve.

— Soit, répliqua Heurtelions, il ne faut mépriser aucune faveur de la Providence, mais comment allez-vous me transporter dans la lune, moi qui n'ai jamais enjambé une bécanne?

— Aussi iras-tu à cheval, sur un solide Pégase forain. Il est assez vigoureux pour vous porter tous deux, Madelon et toi; tu n'auras qu'à la prendre en croupe.

— Parfait! mais on n'enfourche pas une monture aussi héroïque en pantoufles et en robe de chambre.

Regarde-toi dans la glace, tu verras que tu es en habit de cheval, celui que tu portais dans tes pérégrinations en Asie.

— C'est bien; je vous suis.»

A ces mots, Madeleine descendit du pur sang forain qu'elle céda au vieil écrivain ; il l'enjamba, prit la jeune fille en croupe et Valentine donna le signal du départ en se ruant à travers la fenêtre ouverte. Angèle suivit, Madeleine cria houp ! houp ! ce qui suffit pour que le Pégase s'élançât dans le vide avec la rapidité de l'éclair.

Cependant la première volée ne porta les quatre voyageurs qu'au pied de la stèle de pierre du mail, lequel en ce moment, offrait le coup d'œil le plus étrange, car il était sillonné par des vols de bébés tous en bicyclette, qui tourbillonnaient comme des essaims de moustiques.

Heurtelions remarqua qu'il y avait fort peu de jeunes filles, et pas de matrones, dans cette foule d'âmes enfantines. Et il en fit l'observation à sa compagne qui lui répondit laconiquement que les papas et les mamans faisaient partie d'une autre bande, commandée par d'autres chefs ; en même temps elle donna un coup de sifflet. Il n'en fallut pas davantage pour que cette multitude s'élançât dans l'espace, en piquant droit sur la lune, en ce moment dans son plein.

« Es-tu bien, sur ton hippogriffe ? demanda alors Valentine.

— Parfaitement, répliqua Heurtelions. Combien de nœuds à l'heure ?

— De nœuds ? Connais pas.

— Vitesse de la parole dans les câbles télégraphiques.

— A ce compte, nous serons à la lune avant une heure.

— Au plus tard, mais ne parlons plus, cela te distrairait inutilement du spectacle que tu vas avoir sous les yeux. »

Il valait en effet la peine de se taire quelques minutes, tant il était étrange et grandiose.

Par suite de la rapidité folle avec laquelle la mystérieuse caravane fendait l'atmosphère de plus en plus raréfiée, la lune semblait grossir à vue d'œil, comme un aérostat qui se gonfle, et sa mappemonde devenait plus distincte à mesure que sa lumière réfléchie s'affaiblissait.

De son côté, la terre paraissait grandir avec la même rapidité, à mesure qu'elle s'éloignait; d'abord elle semblait un vaste écran circulaire qui remplissait tout l'horizon, puis, grâce au crépuscule, elle avait dessiné dans le ciel un immense anneau lumineux, de l'effet le plus terrifiant.

A partir de ce moment, elle s'était détachée du firmament, sous la forme d'un disque noir, qui se mit à diminuer de tout ce que gagnait la lune. Il y eut un moment où la terre et son satellite semblèrent exactement du même diamètre. Mais la terre continua à décroître, tandis que le disque lunaire envahissait de plus en plus l'horizon et semblait se creuser d'une concavité colossale identique à celle qu'Edgar Poe signala le premier dans son *Voyage en ballon*. Alors les contours bien connus de la mappemonde lunaire commencèrent à se fondre dans une lumière jaunâtre.

«Est-ce donc ici que vous habitez, mes chères fillettes? demanda le vieux savant.

— Non, papa, répondirent les deux enfants, nous demeurons dans l'hémisphère qui ne voit pas le soleil et que vous ne connaissez pas, vous autres terriens.

— Y perdons-nous beaucoup?

— Je l'ignore, répliqua Valentine, mais nous perdrons beaucoup à changer d'hémisphère; du reste, tu vas en juger. Madelon, fais signe à la caravane d'obliquer à droite, pour ne pas perdre un temps précieux à contourner le globe lunaire.

Madelon, qui semblait l'officier d'ordonnance de Valentine, donna un coup de sifflet, à la suite duquel les essaims de bébés évoluèrent avec la correction d'un régiment de cavalerie, et au bout de quelques minutes, les voyageurs atterrirent dans l'ordre le plus parfait.

En face d'eux s'ouvrait la porte monumentale d'un palais qui semblait une reproduction du fameux château d'Anet, le chef-d'œuvre de Philibert Delorme. Dans la cour d'honneur, la déesse, ciselée dans le marbre par Jean Goujon, passait son bras au cou du cerf royal. Pourquoi ce groupe si vivant avait-il pour soubassement un sarcophage? L'état de mutilation dans lequel

nous est parvenu ce chef-d'œuvre de la renaissance, ne permet guère de le deviner. Au-dessus, dans la muraille, était gravée l'inscription suivante, en superbes caractères toscans :

DPRPTRN
 QMSLNVN
 FSDMNCLLNTRN
 PRLRMNVSN

C'était du pur lanternois de la noble sénéchale, qui fut de son vivant, une astronome extraordinairement savante, puisqu'elle a publié plus de quarante ans avant Galilée, que c'est la terre qui tourne autour du soleil.

C'est uniquement à partir de cette époque qu'on a mesuré exactement le diamètre de la lune, et qu'on s'est assuré que si elle n'était pas habitée, elle était du moins habitable, tandis qu'avant le seizième siècle, on la considérait comme une lanterne nocturne très volumineuse pour une lanterne assurément, mais pas assez pour contenir des champs et des villes.

D'autre part, comme il a été reconnu que la lune ne possédait pas d'atmosphère, on peut en conclure *a priori*, que ses habitants doivent différer considérablement de ceux de la terre et Christophe Colomb ayant démontré que, la terre étant ronde, il ne pouvait y avoir place ni pour le ciel, ni pour l'enfer, il s'est trouvé que la lune pouvait les remplacer avantageusement, comme séjour des âmes des trépassés, que les anciens nommaient des ombres. Virgile nous a laissé une étude des plus remarquables sur le pays des ombres, dans son sixième livre de l'*Enéide*, que Scarron a parodié dans son *Enéide travestie* :

Là, dessous l'*ombre* d'un rocher
 Nous vîmes l'*ombre* d'un cocher,
 Armé de l'*ombre* d'une brosse
 Qui frottait l'*ombre* d'un carrosse.

Tel était le palais lunaire, dans lequel Heurtelions fut invité à pénétrer par ses deux filles. Elles semblaient y régner en souveraines, tant toutes les ombres de service qu'ils rencontraient les saluaient respectueusement.

A leur suite se glissait Madelon qui semblait craintive et défiante, comme une gosseline *populo*, qu'elle était en ce bas monde.

Bien que l'hémisphère lunaire dans lequel Valentine avait conduit son père fût condamné à une nuit éternelle, on ne s'en apercevait guère dans le palais, éclairé, jusque dans les recoins les plus secrets, par toutes les variétés possibles d'engins lanterniers, depuis les ballons électriques, jusqu'au *calet* auvergnat à trois becs.

Le terrien fit cependant observer qu'il aurait été plus simple d'habiter la partie constamment éclairée.

«Mais songez donc, Papaka, répondit Valentine, qu'étant continuellement rôtie par les rayons du soleil, on y est à la fois aveuglé et brûlé; tandis que nous nous éclairons à notre gré dans l'hémisphère ténébreux. D'ailleurs, il est une autre raison encore plus topique, de ce que nous sommes moins matérielles que les créatures terriennes, nous possédons cependant un corps, lequel, quoique dépouillé de toutes ses facultés autres que les intellectuelles, se distingue encore dans les ténèbres, comme un spectre phosphorescent, tandis qu'au grand jour, il s'évanouit. Je suppose, Papaka, que tu es en état de nous traduire le lanternois de Diane, car c'est, ce me semble, dans tes cordes.

— Très volontiers, répliqua le vieux savant, c'est la profession de foi de la sénéchale, dont voici la paraphrase: «Par l'idée pure «pétri, le Moi unique dont est issue Elle, ne croit pas au «nouveau. Issu de l'idée, le Moi reste à jamais lié à Elle. Dans la «nuit, René, elle ne lui ramène que la même vision d'Elle, «épurée.» Telle était la doctrine que Diane de Poitiers a publiée dans le cinquième livre de Pantagruel qu'elle a signé «En terre Hécate». Tu sais, ma petite savante, que la lune se nommait Phébé dans le ciel, et Hécate, au-dessous de l'horizon; quant aux

quatre vers dont tu m'as demandé la traduction, ils ne sont que la paraphrase savante de la genèse biblique. Le Moi unique, pétri par l'idée pure, c'est Adam. De lui est issue Elle, en langage moderne le Non-moi. Seul, le Moi est une réalité. Le Non-moi n'est donc qu'une vision qui se ternit pendant la vie et qu'Ève lui ramène épurée à chaque renaissance. Le *nouveau* n'existe donc pas, il n'est que *le passé rajeuni par l'oubli*.

— C'est ainsi, cher papa, que la lune est un séjour d'épuration, autrement dit un purgatoire. C'est une école, une vraie école, où les âmes des trépassés sont forcées d'apprendre ce qui leur est indispensable pour renaître dans une autre existence, et jusque-là, elles vivent sur leur passé.

— Cette existence, reprit le savant, n'est pas nouvelle, car la vie est une chaîne continue et sans fin, c'est-à-dire un cercle qui, si grand qu'on le suppose, n'est pas sans limite; c'est ce qu'on nomme l'*Entéléchie*, ou la continuité. Maintenant, pourrais-tu me dire quel est ton rôle et celui de tes deux compagnes, dans ce lycée lunaire?

— Très volontiers. Ma sœur est chargée de la classe des bébés, qui est à la fois la plus nombreuse et la plus importante, car, ne connaissant rien ou presque rien de la vie, ils ont presque tout à apprendre pour passer dans une classe supérieure. Madeleine est chargée d'instruire les *vierges folles*, ce qui est aussi une rude tâche, je te prie de le croire; quant à moi, mes fonctions sont presque une sinécure, car je commande aux vierges sages.

— Et les matrones? Et les mamans?

— De même que les hommes, elles ont leurs lycées, mais séparés du nôtre, comme celui des bébés, des vierges sages et des vierges folles.

— Qui commande, ici?

— Ceux qui en sont dignes et ont la force de se faire obéir, il n'y a pas d'élections.

— Il me semble que les vierges folles ne doivent pas être des plus disciplinées.

— C'est une erreur, il nous arrive chaque jour, non seulement des vierges folles, mais des vierges souillées de tous les crimes, flétries de toutes les hontes. Comme il n'y a ici que des êtres purement intellectuels qui ont laissé leurs vices avec leurs dépouilles terrestres, les plus souillées sont celles qui comprennent le mieux la nécessité d'une prompte et entière purification, et ce sont par conséquent mes élèves les plus dociles ; tu en as du reste, un exemple sous tes yeux. Madeleine, veux-tu que je raconte ton histoire à mon père ?

— C'est une punition que j'ai bien méritée, répondit la vierge folle, en baisant respectueusement la main de la vierge sage.

— Voici la chose en quelques mots, continua Valentine :

« Il y a de cela quatre ans, ou à peu près, il arriva ici une jeune fille de dix-sept ans, qui s'était suicidée de la façon la plus barbare et la plus impie. En quelques minutes, les âmes arrivent ici en ligne droite. Cette course vertigineuse ne l'avait pas calmée ; elle n'écoutait personne, dansait, sautait, éclatait en blasphèmes. Ne pouvant en venir à bout, je l'exilai pour huit jours dans l'hémisphère éternellement éclairé, ce qui en fait quelque chose comme un enfer, mais un enfer sans diables et sans autre torture que celle de l'isolement.

« La nouvelle venue essaya de résister aux ordres d'une jeune fille de son âge qui n'avait pas l'air bien terrible. Mais elle ignorait la puissance de la suggestion, qui est autrement irrésistible que la brutalité musculaire, et lorsqu'elle se sentit entraînée malgré elle, elle eut une mine d'enfant désappointée qui me fit sourire. Nous n'avons guère de commun, avec les terriens, que la communauté du calendrier. Au bout de quarante-huit heures, j'allai chercher moi-même ma révoltée dans sa solitude. Comme l'avant-veille, elle m'accueillit par une bordée des plus abominables injures.

« — Tiens-tu donc à rester ici ? lui demandai-je presque affectueusement.

« — Cela m'est égal, répondit-elle, car ce n'est rien auprès de l'enfer que j'ai quitté sur la terre.

«— N'y as-tu donc pas laissé un regret? N'y aimais-tu personne?

«— Si, j'y ai laissé un regret; j'y aimais quelqu'un, que j'aime encore. C'est parce que l'on m'en a séparé brutalement, que je ne veux plus croire ni à Dieu, ni à diable. C'est vainement que je me suis suicidée, puisque je vis encore; mais je promets de me conduire de telle façon, qu'on sera bien forcé de m'anéantir.

«— C'est plus difficile que tu ne le crois, pauvre enfant, et tu fus sans doute, comme toutes tes pareilles, plus malheureuse que coupable. Voyons, que ferais-tu si je m'engageais à le faire revoir l'objet de ton affection, si toutefois elle n'est pas criminelle?

— C'est justement la seule de mes affections qui n'ait pas été criminelle, car l'objet de cet unique amour c'est un enfant, un enfant encore innocent — c'est mon frère — un bébé.

«Je suis d'une race d'ouvriers artistes. Ma mère avait apporté 20 000 francs de dot à mon père, qui gagnait 3 000 francs par an dans une manufacture de tapis. Je semblais donc destinée à vivre honorablement de mon travail, lorsque ma mère, je ne sais comment, devint alcoolique et finit par entraîner mon père dans les mêmes égarements.

«Dès lors, le ménage alla mal; tout fut follement dépensé, sauf les 20 000 francs apportés par ma mère, qui étaient protégés par le régime dotal. On me retira de l'école, pour être battue par mon père et vendue par ma mère à jamais tombée dans l'abîme de l'infamie. Mille fois, j'eus l'idée d'en finir avec un réchaud, mais j'étais retenue par l'amour d'un bébé auprès duquel je remplaçais une mère indigne. Mon unique plaisir était de le promener dans une petite voiture aussi élégamment habillé qu'un fils de prince. En me voyant si courageuse, mon père eut honte de son abrutissement. Il partit pour l'Amérique, y chercha un emploi dans une fabrique de tapis et l'obtint facilement, car c'était un excellent ouvrier. Il écrivit alors à sa femme de venir avec les deux enfants. Mais cette mère dénaturée refusa de m'emmener parce que, disait-elle, ma conduite déshonorait ma famille.

Cette lâcheté fut promptement châtiée, comme elle devait l'être, car elle mourut en arrivant. Mais cet exemple ne désarma pas la colère de mon père. Il m'écrivit que je ne reverrais jamais mon frère et que, de lui, je n'aurais jamais que sa malédiction.

«Et voilà comment, mademoiselle, la misérable Madeleine se trouve devant vous, dans ce pays lunaire, désolée qu'il n'y ait pas d'enfer, parce que, dans l'état d'esprit où je me trouve, les plus horribles tortures, seraient pour moi un soulagement.

— Et si je te fais revoir ce bébé incomparable (ils le sont tous), me promets-tu d'être plus docile ?

— Faites-le, madame, et, désormais, vous n'aurez pas de servante plus obéissante.

— Je saurai te rendre la servitude légère. Moi-même je t'apprendrai ce qui te manque pour être jugée digne d'entrer dans une vie meilleure. En attendant, moi-même je vais te ramener au berceau de ton frère. Tu le reverras chaque fois que toi-même tu ramèneras à leurs mamans les bébés que l'inexorable fatalité en a séparés avant l'heure. C'est là ce qu'on nomme, dans notre pays, la *chasse galliere*. On dit que ceux qui la rencontrent meurent d'épouvante; ils sont bien plus souvent foudroyés par l'ivresse. Car nous ne sommes pas méchantes et c'est nous qui remplissons, à Noël, les petits souliers des bébés pauvres.

«Mais le jour va poindre, et je ne dois pas oublier, *Papaka chéri*, que tu n'es ici qu'en visite. Nous te la rendrons prochainement avec l'espoir que tu nous accueilleras avec moins d'hésitation, maintenant que tu sais qui nous sommes.»

En ce moment, le coq chanta pour la troisième fois, ce qui réveilla Heurtelions.

«La voilà, ma chasse galliere, s'écria-t-il en se frottant les yeux; ça ne dure que d'un chant du coq à l'autre et ça n'est qu'un songe, le roman «d'un vieillard». Après tout, il doit différer bien peu de la réalité, et je lui dois une agréable veillée de Noël.

GdO Andréide vieux dictionnaire chasse galliere

TURQUOISE

2015

